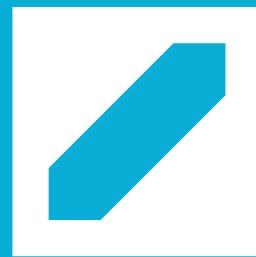


Grand angle



Décembre
2024



**Pratiques culturelles
et artistiques dans les
quartiers populaires**

RésOvilles



Edito

Les pratiques culturelles et artistiques sont fédératrices, source d'expression, de construction de l'esprit critique et de rencontre avec l'autre. En effet, elles sont fondamentales pour l'émancipation des habitant-es ainsi que pour leur épanouissement personnel et collectif.

Nous sommes persuadés que les droits culturels sont essentiels car ils visent à faire reconnaître le droit de chaque personne à participer à la vie culturelle, de vivre et d'exprimer sa culture et ses références, dans le respect des autres droits humains fondamentaux. Ils participent ainsi au développement territorial et social des quartiers.

Pourtant, force est de constater que la thématique culturelle ne semble plus dans les priorités gouvernementales pour la refonte de la politique de la ville. Depuis quelques années, le contexte est marqué par une fragilisation des financements de la politique de la ville comme des politiques culturelles. Ce désengagement des pouvoirs publics s'illustre particulièrement en région Pays de la Loire avec la décision du Conseil Régional de baisser le budget de la culture prévue pour 2025. Ainsi, de nombreuses associations ont appris que les subventions s'arrêteraient net dès 2025, ou baisseraient de moitié avant d'être supprimées totalement en 2026. Face à ces coupes, de nombreuses initiatives culturelles et sociales en faveur des plus fragiles notamment dans les quartiers prioritaires pourraient disparaître.

C'est dans ce contexte inquiétant que nous publions aujourd'hui notre Grand Angle « Culture » qui démontre la place fondamentale occupée par la thématique culturelle dans les quartiers prioritaires.

A travers cette publication, RésO Villes souhaite mettre en lumière la réelle diversité des pratiques artistiques et culturelles qui existent dans les quartiers prioritaires. Nous avons ainsi voulu traiter le sujet sous différents angles, grâce à des regards d'expert-es, des expériences menées dans les quartiers de Bretagne et Pays de la Loire et des portraits d'artistes.

Valoriser l'action citoyenne et participative par l'action artistique et culturelle

Elizabeth Auclair interpelle sur la démocratisation de la culture et la démocratie culturelle qui viennent asseoir les démarches en faveur de la participation des habitant-es. Dans la continuité de son analyse, le lien social et la citoyenneté sont évoqués dans chacune des initiatives présentées et dans les propos des artistes interrogés.

Les pratiques artistiques et culturelles comme vecteur d'insertion sociale

L'art et la culture sont également de puissants outils d'inclusion sociale qui ré-humanisent, comme le développe Gwenaél Quiviger, car ils convoquent les émotions et l'imagination créatrice. L'artiste poète Pamphile Hounsou va dans le même sens quand il dit : « Je me suis vite rendu compte que s'exprimer, c'est exister, que l'expression opère au changement et que le changement bouscule, mais dans le bon sens du terme. »

Cultiver la mémoire des quartiers populaires

Enfin, nous avons souhaité mettre l'accent sur la mémoire des quartiers, en valorisant différentes initiatives, souvent en lien avec des projets de rénovation urbaine. Elles soulignent l'importance de cultiver les démarches mémorielles des quartiers populaires. Selon Thibault Tellier, « il s'agit de construire un récit public basé sur le recueil de témoignages qui sont ceux des usagers du quartier (...) Il s'agit de dire l'histoire de ces quartiers, ou mieux encore, de les laisser dire leur histoire. ».

Pierre Quénéa, Président de RésO Villes



Zoom sur l'action partenariale de RésO Villes et Paq'La Lune

PaQ'la Lune, association culturelle d'éducation populaire implantée à Angers, Nantes et Vannes a participé à différents espaces d'échanges et de réflexions autour de la place de la culture dans les contrats de ville. Des actions culturelles émergent, s'inventent davantage et viennent s'imprégner dans les milieux populaires et s'enrichir des habitants. Seulement, elles sont souvent éparées et peu visibles du fait de l'absence de mise en réseau des acteurs et d'interconnaissance des projets.

C'est pourquoi, en 2022/2023, PaQ'la Lune s'est rapprochée de RésO Villes pour imaginer un cycle culture qui permette de croiser les regards, partager les expériences et favoriser la mise en réseau d'acteurs locaux menant des projets culturels : associations d'éducation populaire, compagnies et/ou collectifs d'artistes, centres socioculturels, collectifs d'habitants.

Sommaire

1. Valoriser l'action citoyenne et participative par l'action artistique et culturelle	p.7
L'art et la culture pour redonner une place à chacun dans la cité	p.8
Vidéo Graphie, la parole en images Auray	p.14
L'Art S'Emporte Lanester	p.18
Virgile Gémonet, prétexteur de rencontres La Roche-sur-Yon	p.22
Sylvie Martin, kidnapeuse de public Fontenay-le-Comte.....	p.26
2. Les pratiques artistiques et culturelles comme vecteur d'insertion sociale	p.31
L'artistique, un puissant outil d'inclusion sociale qui ré-humanise.....	p.32
Mia Mati, piquée par l'art de la haute couture Angers	p.40
Pamphile Hounsou, le poète des mots qui bougent Saint-Nazaire.....	p.44
Danse à tous les étages Rennes, Brest, Saint-Malo.....	p.48
Cordées Cordage, un projet qui change la vie Hennebont	p.52
3. Cultiver la mémoire des quartiers populaires.....	p.57
« Des quartiers sans histoire(s) ? » Usages mémoriels et politique de la ville.....	p.58
Quartiers et théâtre populaires. Le théâtre du Grain Brest	p.64
Café Prod, Capteur d'histoires Nantes	p.66
Le projet « Balzac en Clair-Obscur » raconte la transformation du quartier Saint-Brieuc.....	p.70





1.

**Valoriser l'action
citoyenne et
participative par
l'action artistique
et culturelle**



L'art et la culture pour redonner une place à chacun dans la cité



Elizabeth
AUCLAIR

Après avoir dirigé pendant vingt ans le Master « Développement culturel et valorisation des patrimoines », Elizabeth AUCLAIR est Maître de conférences émérite, en aménagement, Membre du Laboratoire de géographie et aménagement PLACES, UFR Lettres et sciences humaines, Cergy Paris Université.

Vers un renouvellement des concepts et des pratiques ?

Dans un contexte marqué par la multiplication des mobilisations citoyennes à travers le monde, luttant contre les diverses formes de discrimination et pour une plus grande justice sociale, mais aussi plus largement pour promouvoir un monde plus soutenable, on voit fleurir des expériences artistiques et culturelles, ayant pour objectif de redonner à chacun une place dans « la cité », et de faire société. De nombreux acteurs culturels inventent de nouvelles formes participatives, permettant de donner la parole aux habitants, de les impliquer et de les rendre acteurs au sein de projets collectifs. Ces projets sont généralement sous tendus par l'affirmation de valeurs d'écoute, de respect, de partage et de coopération, et par la volonté de soutenir l'autonomie, la dignité et l'émancipation des personnes.

De nouvelles manières de concevoir la participation

Ces expériences se caractérisent par un renouvellement des concepts mobilisés, par une transformation des modalités d'action et par l'établissement de nouveaux partenariats. Si de nombreuses démarches artistiques se développent en dehors des institutions et sont portées par des artistes, des collectifs, des associations, des friches culturelles ou des tiers-lieux, on observe aussi une évolution des approches au sein même des grandes institutions culturelles, et notamment celles qui sont localisées dans des territoires défavorisés. Ces projets culturels ne visent plus seulement des objectifs de démocratisation de la culture ou d'élargissement des publics, mais cherchent à travailler autrement, non pas « pour » mais « avec » l'ensemble de la population. Les habitants sont alors considérés non comme des publics, des destinataires, ou encore « les publics du champ social », mais comme des citoyens à part entière.

Tous ces projets collaboratifs ont ainsi pour objet de replacer les arts et la culture au cœur même des dynamiques citoyennes. Ces approches renvoient à une certaine remise en cause de la démocratie représentative, qui montre cruellement ses limites actuellement.

Par ailleurs, l'engouement récent dans les discours comme dans les pratiques pour la démocratie participative masque des dérives liées à cet « impératif participatif » qui vide parfois de leur sens certains dispositifs. Cherchant à dépasser ces difficultés et ambiguïtés, des chercheurs et acteurs montrent l'importance, à la fois sur le plan individuel et collectif, de l'implication des habitants dans les affaires de la cité, que ce soit dans le domaine de l'écologie, de l'urbanisme ou de la culture.

Si la participation des habitants a toujours été considérée comme un objectif majeur de la politique de la ville en France, on observe aujourd'hui de nouvelles manières de penser cette participation. Celle-ci est favorisée et encadrée par différents textes, lois et conventions, et notamment la mise en place depuis 2014 des conseils citoyens. L'importance accordée à la participation se retrouve également au niveau des instances internationales comme l'UNESCO ou le Conseil de l'Europe, dont les textes recommandent de valoriser les territoires en marge, de prendre en compte les pratiques ordinaires et quotidiennes, et d'intégrer les minorités spatialement et socialement exclues. Si la plupart des démarches artistiques et culturelles développées dans les quartiers prioritaires de la politique de la ville mettent l'accent sur la participation des habitants, ces projets révèlent toutefois un certain nombre de freins, de difficultés, voire de paradoxes. De ce fait, la notion de participation évolue par son croisement avec d'autres notions et concepts, qui viennent questionner l'action culturelle. On peut identifier trois principales dimensions.

La première renvoie à la notion de démocratie culturelle. Si le terme de démocratie culturelle – qui se combine historiquement avec celui de démocratisation de la culture – n'est pas récent, il continue pourtant d'être utilisé par de nombreux acteurs pour asseoir les démarches en faveur de la participation des habitants dans les projets culturels, et pour encourager la créativité individuelle et collective. Cela implique d'articuler une démarche encore souvent focalisée sur une offre culturelle et artistique, ou sur l'invitation à participer à des projets conçus par d'autres, avec une approche davantage centrée sur les envies, les besoins, les

aspirations des personnes. On peut noter que le terme de droits culturels inscrit dans plusieurs textes de loi est souvent considéré comme pouvant compléter ou préciser cette approche, même s'il est parfois controversé.

La seconde dimension concerne la notion de citoyenneté, très fortement mobilisée aujourd'hui par les acteurs culturels, lesquels cherchent à mettre en pratique les notions d'émancipation et de pouvoir d'agir, afin d'accorder une place réelle à la population et de donner un véritable rôle aux habitants dans leur quartier et dans leur ville. Selon le dictionnaire Larousse, la citoyenneté signifie une « situation positive créée par la pleine reconnaissance aux personnes de leur statut de citoyen ». En outre, la citoyenneté est une composante du lien social : la citoyenneté s'exprime en effet au travers de valeurs comme le civisme, la civilité, la solidarité. La notion de citoyen ancré dans la société, avec sa place, ses droits et ses devoirs renvoie au concept d'appartenance à une collectivité, qu'elle soit locale ou nationale. On parle donc d'action citoyenne ou de mobilisation citoyenne, pour définir des projets « engagés », l'engagement pouvant recouvrir plusieurs domaines (engagement en faveur de l'inclusion sociale des populations en difficulté, en faveur des femmes, des migrants, des handicapés, des minorités invisibles, engagement en faveur de l'écologie ou pour la promotion de pratiques et modes de vie alternatifs...). Toutefois, un des enjeux est de ne pas renforcer les fragmentations, les cloisonnements et de nouvelles formes d'exclusion, mais au contraire de trouver les points de convergence, et de valoriser ce qui rassemble, ce qui unit.

La troisième dimension est liée à la notion de territorialisation des projets. Qu'il s'agisse des territoires urbains prioritaires, ou d'autres espaces marginalisés au sein des espaces ruraux ou des

petites villes, l'objectif est de parvenir à ancrer les projets dans les territoires, au plus près de la population. Au-delà des expériences fréquemment menées hors les murs, dans l'espace public, ou chez l'habitant, l'enjeu est de développer de nouvelles relations avec le territoire, en décloisonnant les approches et en établissant des partenariats avec les structures locales, qu'elles soient sociales, culturelles, sportives, éducatives ou de santé.

Ces trois dimensions s'articulent et visent plus globalement à renforcer les processus démocratiques dans nos sociétés. Mais ces approches soulèvent plusieurs questionnements : comment donner la parole aux habitants ? Comment comprendre ce qui compte, ce qui fait sens pour eux ? Comment favoriser des sentiments d'appartenance vis à vis de leur quartier, de leur ville ? Comment les impliquer ? Comment leur donner plus de pouvoir ? Comment les rendre acteurs ? Comment redonner à chacun une place de citoyen ? Comment retisser des liens entre les habitants pour faire société ensemble ?

Réaffirmer des valeurs essentielles, à travers le concept des « communs »

Les défis sont donc nombreux, et l'enjeu - l'urgence même aujourd'hui - semble être de (re) trouver localement - mais aussi nationalement - ce qui peut fédérer et fabriquer du « commun », face à une certaine exacerbation des revendications identitaires, et face au détournement de certaines notions et valeurs instrumentalisées, voire trahies, comme les termes « laïcité » ou « universel », par exemple.

Ces enjeux semblent particulièrement importants dans les quartiers de la politique de

la ville. On est souvent confronté à la difficulté de nommer ces territoires, car ils sont très hétérogènes et chaque terme utilisé pour les identifier peut être stigmatisant. Au-delà de cette diversité des situations, de nombreux territoires sont marqués par une fragmentation socio-spatiale, des transformations économiques ou urbaines excluantes ou stigmatisantes, des phénomènes de racisme, des replis identitaires, une crise de l'accueil migratoire, et plus largement un sentiment de disqualification sociale. Face à une vision souvent négative de ces quartiers et territoires, comment concevoir ces espaces en marge comme des territoires « ressources », dans lesquelles des dynamiques existent, où militent au quotidien des acteurs culturels, d'où émergent des pratiques alternatives intéressantes ?

Une des pistes de transformation pourrait être de s'appuyer sur le concept des « communs », afin de (re) visiter les notions de démocratisation de la culture, de démocratie culturelle, ou de droits culturels, certes toujours opérants, pour construire un nouvel horizon stratégique et politique, en opposition aux évolutions néolibérales qui bousculent nos sociétés contemporaines. La notion des communs qui renvoie à des modalités très anciennes de gestion des ressources et richesses d'un territoire, a été remise sur le devant de la scène il y a une quinzaine d'années par les travaux d'Elinor Ostrom, laquelle a obtenu le prix Nobel d'économie en 2009. Cette notion est à resituer dans l'histoire des luttes émancipatrices et des mouvements alternatifs sur tous les continents et à toutes les échelles, et en particulier les luttes contre les phénomènes d'accaparement, de privatisation et de marchandisation des ressources.

Elle renvoie donc souvent à des enjeux économiques et environnementaux, mais aussi à des enjeux sociaux, démocratiques et de bien-être. L'intérêt renouvelé pour cette notion a conduit non

seulement à une très importante littérature sur le sujet mais aussi à un foisonnement d'expériences concrètes, portées par divers acteurs. Cette notion, qui reste une construction sociale, semble néanmoins intéressante à mobiliser car elle permet de reconsidérer les politiques publiques et notamment les politiques culturelles par la mise en avant de certaines valeurs fondamentales. La notion des « communs » sous-entend en effet de considérer la population non pas comme un problème, mais comme une véritable ressource pour le territoire, et de promouvoir la solidarité, le partage et la coopération, permettant ainsi aux habitants de s'impliquer, de faire ensemble, de co-construire des projets.

La notion d'empreinte civique : une approche renouvelée pour penser et évaluer « la relation » entre les projets culturels et les territoires

La notion « d'empreinte civique », empruntée à Simon Braud, directeur du Conseil des arts du Canada, renvoie aux concepts d'ancrage territorial, d'empreinte territoriale, mais aussi aux mouvements des droits « civiques ». Cette notion, récemment mobilisée par certaines institutions culturelles franciliennes, implique une forme de vision « politique » de l'action culturelle, par des pratiques participatives et citoyennes qui dépassent celles de la seule expérience artistique et esthétique. Elle constitue d'une certaine façon une grille d'analyse permettant de caractériser et évaluer les projets culturels. On peut identifier quatre principaux éléments, considérés comme autant d'objectifs à atteindre.

Il s'agit tout d'abord, de promouvoir des « projets situés », c'est à dire des projets artistiques à « l'image du territoire ». Cette notion d'empreinte civique implique une attention forte portée aux caractéristiques des populations concernées, aux minorités et aux populations exclues – dans une approche non stigmatisante - et donc aux effets des projets culturels sur les habitants et sur les territoires. Ensuite, il semble important, dans les territoires en difficulté, de monter des projets hors les murs, hors des institutions. L'enjeu est de faire « un pas de côté », pour sortir des institutions et collaborer avec les partenaires locaux (culturels, éducatifs, sociaux, de santé...), en répondant aux sollicitations et demandes qui émanent du territoire. Cela suppose de travailler de manière transversale et pluridisciplinaire. Par ailleurs, la notion d'empreinte civique renvoie aux citoyens, et à la manière d'impliquer les habitants. Elle permet un renouvellement de la notion de participation ; ce qui est visé, c'est de créer du lien, c'est de faire ensemble. Enfin ces projets revendiquent une forme expérimentale. La notion d'empreinte civique sous-entend en effet qu'on ne sait pas toujours à l'avance quels seront les impacts, les traces, les conséquences des projets culturels. Il s'agit donc pour les équipes d'expérimenter, d'essayer, de se tromper parfois, et de recommencer.

La notion d'empreinte civique conduit donc à un renouvellement à la fois des pratiques et des modalités d'évaluation des projets. Il s'agit, au-delà de l'analyse quantitative des publics touchés, trop souvent mise en avant car demandée par les tutelles, de construire des critères et indicateurs qualitatifs, permettant de répondre à de nouvelles questions : pour qui, mais surtout avec qui ? Avec quels partenaires ? Comment ? Pendant combien de temps ? Qui est à l'origine du projet ? Avec quels effets sur le territoire, à court et long terme ? La

question de la « réciprocité » devient alors centrale et permet d'inverser le regard et la logique souvent à l'œuvre : qu'est-ce que le projet culturel apporte au territoire, mais aussi qu'est-ce que le territoire et ses habitants apportent au projet ?

Bibliographie

AUCLAIR Auclair, HERTZOG Anne et POULOT Marie Laure (dir), De la participation à la co-construction des patrimoines : l'invention du commun ? Editions du Manuscrit, collection Devenirs urbains, Paris 2017

AUCLAIR Elizabeth (2014), Les projets mémoriels en banlieue : participation ou instrumentalisation des habitants ? Revue Francosphères n°3-2 2014

AUCLAIR Elizabeth et HERTZOG Anne (dir), L'empreinte de lieux culturels sur les territoires, Observer représenter, évaluer, Le Manuscrit, 2023

BENGIO Abraham, Les droits culturels en débat : pour une approche des droits culturels bien tempérée, Nectart 2016/1 (N° 2)

BLANDIN ESTOURNET Christophe, Les "projets situés", ou les métamorphoses de l'action culturelle , Nectart 2017/2 (N° 5)

BRESSON Maryse, La participation : un concept constamment réinventé, Socio-logos [Online], 9 | 2014

CARREL Marion et NEVEU Catherine (dir.), Citoyennetés ordinaires. Pour une approche renouvelée des pratiques citoyennes, Paris, Éditions Karthala, 2014, 328 pages

CARREL Marion, Faire participer les habitants ? Citoyenneté et pouvoir d'agir dans les quartiers populaires, Paris, ENS Editions, 2012

CORNU Marie, ORSI Fabienne et ROCHEFELD Judith (dir), Dictionnaire des biens communs, Paris, PUF, 2017

DARDOT Pierre et LAVAL Christian, Commun. Essai sur

la révolution au XXI^e siècle, Paris, La Découverte, 2014

DESPONDS Didier, AUCLAIR Elizabeth, BERGEL Pierre, BERTUCCHI Marie Madeleine (dir), Les habitants, acteurs de la rénovation urbaine ? Rennes, PUR, 2014

DONZELOT Jacques et EPSTEIN Renaud, Démocratie et participation : l'exemple de la rénovation urbaine , Esprit (dossier « forces et faiblesses de la participation »), n°326,-2, 2006, p 5-34

HERTZOG Anne et AUCLAIR Elizabeth, Activisme, participation, contestation : la place des habitants dans les processus de patrimonialisation en périphérie urbaine , Echogéo (en ligne) 33/2015

MALKA Richard, Le traité sur l'intolérance , Grasset, 2023

NICOLAS-LE STRAT, Pascal, Le travail du commun, Saint Germain sur Ille, Editions du commun, 2016, Neufs essentiels pour penser la culture en commun(s), Bruxelles, Culture et Démocratie, 2017

OSTROM Elinor, La Gouvernance des biens communs : pour une nouvelle approche des ressources naturelles , publié en 1990 et traduit en français en 2010, Editions De Boeck supérieur

ZASK Joëlle, Participer. Essai sur les formes démocratiques de la participation, Lormont, Le Bord de l'eau, 2011



Vidéo Graphie, la parole en images | Auray



Adeline
BOIT

Quels sont les objectifs de l'association ?

Vidéo Graphie Auray est une association d'éducation à l'image et d'éducation populaire. Depuis 2018, elle propose le cinéma et la vidéo comme des moyens de rencontre et de création de lien social.

Adeline BOIT est coordinatrice et encadrante d'ateliers vidéos.

A travers l'organisation d'expériences culturelles collectives nous souhaitons participer à la lutte contre l'isolement et favoriser l'ouverture sur le monde. La mise en lumière de la parole des participant-e-s, de leur regard et de leur identité nous semble essentiel pour travailler sur les frontières et lutter contre les discriminations.

Donner accès au cinéma en général et faire découvrir le format court en particulier permet de mieux faire comprendre le langage des images et aide à appréhender certains codes de lecture. La diffusion et la création collectives de court-métrages est un puissant outil pour développer l'esprit critique sur les images et sur le monde qui nous entoure.

Aussi, nous avons à cœur d'accompagner

l'émancipation par la culture et participer à l'amélioration de l'estime de soi et du pouvoir d'agir de toutes et tous.

“ *La création d'espaces de reconnaissance et d'expression des savoirs et savoirs faire contribuent à améliorer l'estime de soi et le pouvoir d'agir.* ”

Comment se concrétise votre démarche ?

Nous encadrons des ateliers de création audiovisuelle (pour accompagner les personnes à faire des films courts – fiction, documentaire, expérimental), des ateliers de programmation (pour accompagner les personnes à organiser une séance de cinéma avec plusieurs court-métrages), et nous organisons des projections, itinérantes (sur les murs des villes et dans des lieux insolites) ou en salles de cinéma.

Ces ateliers sont accessibles à tout type de public, de tout âge. Nous travaillons principalement avec les personnes que l'on entend le moins, qui se trouvent dans des situations d'isolement ou d'exclusion sociale. Nous apportons une dimension fortement sociale dans des projets culturels, et inversement, une dimension artistique et culturelle dans des projets éducatifs et sociaux.

Nous intervenons pour et avec des structures du champ de l'éducatif et du social, des associations et des collectivités territoriales principalement. Notre outil est adaptable à nombre de thématiques : santé, logement, insertion sociale et professionnelle, parentalité, environnement, etc... Nous prenons

le temps de co-construire les projets avec les personnes avec lesquelles nous allons travailler (professionnel-les et/ou participant-es) pour qu'ils soient adaptés aux réalités et aux besoins des structures. Nous intervenons principalement sur le Pays d'Auray, mais avons aussi l'occasion de travailler sur le Pays de Lorient, de Vannes et dans l'ensemble de la Région Bretagne.

Les principales méthodes pédagogiques que nous utilisons sont :

L'écoute. Nous veillons à instaurer un climat d'écoute pour mettre en confiance les participant-es et montrer que toutes les paroles sont importantes.

Le collectif. Nous proposons des ateliers de création audiovisuel en collectif, en privilégiant les petits groupes pour que chacun-e puisse avoir et trouver une place.

L'autonomie. Nous instaurons un cadre de travail où les participant-es sont responsables à part entière de la réalisation du projet (film, programmation, projection).

L'aller-vers. Nous n'attendons pas que les personnes viennent vers nous mais nous allons à leur rencontre physique, nous sortons des lieux institutionnels. L'aller-vers, c'est aussi, prendre en compte les réalités et les besoins des personnes avec lesquelles nous travaillons pour adapter le cadre et nos méthodes.

La convivialité. « Faire avec » dans la bonne humeur, en prévoyant des petites collations, et des moments conviviaux autour d'un repas partagé par exemple, pour faciliter la cohésion du groupe et ainsi nourrir la créativité.

Les bénéfices sur les publics participant aux actions :

La création de films et leur diffusion rendent possible la mise en lumière de la parole, du regard et des identités des participant-es. Nos temps de rencontre favorisent la création de lien social,

la solidarité, et la lutte contre l'isolement autour de projets créatifs. La création d'espaces de reconnaissance et d'expression des savoirs et savoirs faire contribuent à améliorer l'estime de soi et le pouvoir d'agir.

Avez-vous un exemple de projet réalisé en QPV dont vous êtes particulièrement satisfaite ?

Depuis 2023, nous organisons des soirées de projections cinématographiques et conviviales dans le quartier prioritaire de la ville d'Auray, avec un cinéma itinérant et convivial : le Ciné Pop'

Nous proposons aux habitant-es et aux partenaires d'organiser des séances de diffusion de court-métrages au cœur du quartier et en dehors de celui-ci dans des espaces (intérieurs ou extérieurs) que nous transformons en « salle » de cinéma le temps d'une soirée.

A chaque séance nous changeons de thématique (Le cinéma forain, Nature et Cie, Cultures Urbaines, No'Sport), de partenaire (des associations du quartier), et de lieu (chapiteau de cirque, local technique de jardiniers, hangar désaffecté, espaces verts du quartier, etc.) et nous transformons ce lieu en salle de cinéma et de convivialité.

La soirée commence par un repas partagé, co-organisé avec le centre social et socio-culturel d'Auray, La Cabanatus, puis nous présentons un programme d'environ 1 heure avec plusieurs court-métrages (fiction, documentaire, animé ou réel). Le court-métrage nous permet de faire découvrir plus de films et ainsi plus d'univers et de points de vue

sur une même thématique.

À l'image du processus de transformation du petit grain de maïs en une belle graine soufflée, dorée et gourmande, notre cinéma se veut explosif, dynamique et effervescent !

Il est aussi populaire, dans le sens où il se veut accessible à tous. Les séances sont gratuites.

Les séances sont co-construites avec les habitant-es et les partenaires afin que les spectateurs-trices ne viennent pas simplement voir un film « en salle », mais qu'ils-elles viennent y vivre une expérience sociale constructive autour d'une œuvre de qualité. Ainsi, à chaque séance, nous repensons la nature de l'expérience que nous proposons.

En salle ou en extérieur, l'idée est de construire, autour de la diffusion des films, des espaces d'échange, de créativité, de plaisir, d'étonnement : un accueil en musique, un entracte pop-corn et bonbons, la venue d'un-e réalisateur-trice, une démonstration de jonglage, un recueil de paroles en images, etc. Chaque soirée est propice à l'invention d'un nouveau cadre et est propre à chaque partenaire, territoire et thématique.

Depuis 2023, nous avons organisé sept séances sur le périmètre des quartiers prioritaires et alentours. Les habitant-es ont répondu présent, avec en moyenne 70 personnes par séance. De nombreuses familles avec enfants participent aux soirées et nous devons adapter nos programmes de films à la présence de ces spectateurs et spectatrices plus sensibles encore aux images.

En 2024, nous organisons des séances en dehors des quartiers, dans des lieux culturels repérés et



déjà fréquentés par des Alréen-nes (à la Fraîche par exemple). Ceci afin de proposer aux habitant-es des quartiers des séances dans d'autres lieux de la ville d'Auray, de créer de la mixité, de faire connaître notre projet, et d'essayer d'attirer de nouveaux participant-es lors des projections dans le quartier.

Le collectif du Ciné Pop '

C'est un groupe d'une dizaine de personnes qui sont bénévoles de l'association. Elles vivent dans les quartiers d'Auray ou alentour. Elles sont passionnées de cinéma, attirées par le court-métrage, bricoleuses dans l'âme et elles ont envie de proposer des moments conviviaux dans le quartier autour du cinéma. Elles élaborent les projections avec la salariée de l'association Vidéo Graphie Auray.

Contact :

Vidéo Graphie – Adeline BOIT, Coordinatrice et encadrante d'ateliers vidéos

videographieauray@gmail.com

www.videographieauray.com



L'Art S'Emporte | Lanester



Anne-Sophie
LE NOUY

Quels sont les objectifs de l'association ?

L'Art S'Emporte est une association bien connue du territoire lorientais qui intervient auprès des publics fragilisés.

Anne-Sophie Le Nouy est animatrice d'atelier d'expression.

L'Art S'Emporte est une association bien connue du territoire lorientais qui s'est construite sur la création d'un événement culturel, « Les portes du Penher » en 2005. Depuis cet événement, elle s'est professionnalisée et s'est considérablement développée et déployée dans le champ social en multipliant les dispositifs et ateliers d'expression par les arts plastiques à destination des citoyens les plus vulnérables. La mixité des publics est au cœur de ses actions.

Les participant-es sont des habitant-es des quartiers d'habitat social prioritaires de la ville de Lanester qui peuvent être en situation d'isolement, des personnes atteintes d'une maladie neurodégénérative, comme la maladie d'Alzheimer, vivant à leur domicile ou dans une structure, des

aidants familiaux, des personnes avec un handicap cognitif ou mental, des enfants repérés à l'école comme étant en souffrance dans le cadre du dispositif « Réussite Éducative », également des jeunes et adultes en projet d'insertion socio-professionnelle, des enfants et jeunes, des collégiens, des lycéens, ou toute personne avec un besoin d'expression.

Comment se concrétise votre démarche ?

L'objectif de nos ateliers n'est pas l'apprentissage de techniques, mais de permettre aux personnes de s'exprimer, de communiquer, de se projeter, d'extérioriser, de trouver un moment pour soi, de faire partie d'un groupe, créer du lien, de sortir de chez elles et de partager des moments conviviaux, améliorer l'estime de soi et la confiance en soi en prenant conscience de ses capacités. La démarche des ateliers vise à déclencher des dynamiques individuelles en agissant notamment sur l'estime de soi, par la stimulation et le renforcement de l'autonomie des personnes.

Mais c'est aussi avoir accès aux droits culturels, avoir une bonne santé culturelle, avoir accès aux arts ; une ouverture artistique et culturelle ; le développement de l'esthétique et d'un sens critique.

Nous organisons régulièrement des expositions pour valoriser leurs créations, des rencontres et des échanges avec des artistes pour vivre une aventure artistique commune. Une grande partie du travail de l'association est d'apporter une ouverture culturelle aux participant-es. L'association organise donc régulièrement des expositions chez ses partenaires, des sorties dans les galeries, musées et structures du territoire, des sorties à des spectacles, concerts et événements culturels.

Avez-vous un exemple de projet réalisé en QPV dont vous êtes particulièrement satisfaite ?

Depuis plusieurs années, l'association fait appel à des artistes du territoire connus ou moins connus pour mener conjointement des projets artistiques dans l'idée de rendre accessible à tous le processus de création au contact même des artistes. Cela a été le cas avec notre projet « Des artistes dans les quartiers » en 2020 dans les quartiers d'habitat social de Lanester. Nous trouvons cette approche particulièrement pertinente dans le processus de démocratisation de l'art et la compréhension de la création pour tout à chacun.

Pour les habitant-es, c'est être acteur dans le processus de création, comprendre la création artistique, rendre l'art familier et accessible. C'est donner du sens au travail artistique, aux arts, à la culture.





Pour le quartier, c'est s'ouvrir vers l'extérieur, apporter une plus-value au quotidien des habitants, valoriser son quartier, se l'approprier.

Pour l'artiste, c'est un moyen de favoriser les rencontres avec tous les publics, de créer du lien sur le territoire, de se renouveler, d'inventer, d'expérimenter de nouvelles formes de création.

Cette année 2024, durant tout le mois de mai, l'association a proposé aux habitant·es du quartier de Kerfrehour de participer à la « zone grisante ». Largement inspirée des terrains d'aventure, le projet a été mené par deux artistes : Marie Venon et Romane Corlay.

Cette résidence artistique dans le quartier était dans la continuité de nos objectifs : celui de se rencontrer et de renforcer le lien social par l'art et la

culture. Ces terrains d'aventure, ont été une manière de s'ouvrir sur l'extérieur, tout en vivant des moments de détente, aussi bien pour les participants, que pour les équipes qui les accompagnent. Ce projet a été une invitation à prendre part dans un projet où chacun a pu laisser divaguer son imaginaire, investir un espace spécialement dédié à cela tout en se rencontrant et se divertissant.

Description du projet

Les artistes ont proposé un espace à habiter collectivement. Il s'agissait donc de l'investir en suivant ses envies, de pouvoir y construire (métaphoriquement et architecturalement) un espace à soi, tout en étant à l'écoute des autres, de son environnement au fil des ateliers. Une habitation collective questionne les notions de soin, de création

et de mise en commun, d'écoute et d'observation. La question sous-jacente est : comment fait-on société ?

La zone favorise l'autonomie et l'indépendance. Les habitant-es ont été accompagnés-es par les équipes de professionnelles sur place. C'était un espace de libre d'activité où les personnes ont pu décider pour elles-mêmes de ce qu'elles souhaitaient faire. Les artistes y ont mené des activités. Une de leurs fonctions était de permettre l'apprentissage et le partage de savoir-faire et ainsi favoriser l'indépendance par le faire. L'expression la plus fidèle de son imaginaire y a été possible. Cela est passé par la multiplicité d'outils mis à disposition, mais également par l'incitation à toutes formes d'expression.

“ *Avoir accès aux arts offre une ouverture culturelle et favorise le développement de l'esthétique et du sens critique.* ”

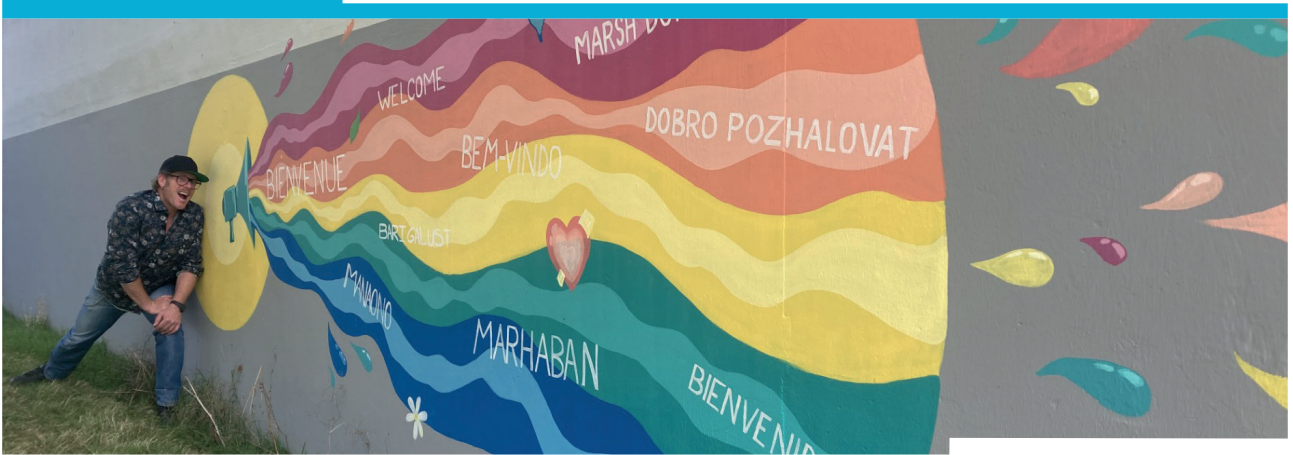
Ce projet était une invitation à partager du temps en se rencontrant avec un objectif artistique, une invitation à continuer de s'inscrire dans des projets au sein de sa cité en conservant sa place de citoyen tout en s'impliquant à sa mesure et selon ses capacités et ses potentialités. Cette expérience a permis aux habitant-es de passer des moments conviviaux, de ressource personnelle autour d'un moment fédérateur de création.

Contact :

Anne Sophie Le Nouy, Animatrice d'atelier d'expression

artsemporte@gmx.fr

www.lartsemporte.jimdofree.com



Virgile Gémonet, prétexteur de rencontres | La Roche-sur-Yon



Virgile
GÉMONET

Quelle est votre histoire, votre démarche artistique ?

Artiste autodidacte, Virgile Gémonet cherche tous les prétextes (paroles, photographie, arts plastiques) pour rencontrer l'autre et lui demander : « raconte-moi ta vie ». Avec sa complice Stéphanie Poupeau, co-fondatrice du collectif Nejma, ils portent des projets de territoire depuis plus de 15 ans, bien décidés à n'exclure personne de la magie de l'art pour explorer la grande palette des couleurs humaines...

Disons que je suis artiste autodidacte. Mais en fait, je suis surtout quelqu'un qui va à la rencontre des gens. Cela fait plus de 15 ans que nous faisons des projets de territoire, avec le collectif Nejma, dont Stéphanie Poupeau, peintre en décor et scénographe est la co-fondatrice. Nous avons commencé dans les années 2000 avec le projet « Cabine photographique », une machine à autoportrait, pour représenter la diversité humaine. Le selfie n'existait pas. Cela nous a catapultés dans les arts de la rue. On pensait que le théâtre de rue touchait toutes les classes sociales... Mais on a constaté durant nos tournées que nous ne voyions jamais certains publics. Le gars au troisième étage, sur son balcon, il ne descendait jamais. On s'est dit qu'on allait monter le rencontrer. Ce fut le déclic. Avec notre Cabine, nous avons fait des portraits d'anciens, en maison

de retraite, et de détenus aussi, lors d'une tournée en Bretagne dans les établissements pénitentiaires. On a réussi à faire entrer l'appareil photo au parloir, c'était très fort. Je me souviens d'un homme qui a pu se photographier pour la première fois avec sa fille de deux ans. Il s'est passé quelque chose d'humain et de magnifique à ce moment-là.

“ *La culture, c'est avant tout l'émotion. Elle sort des gens et ne prend pas le nom de tel ou tel illustre écrivain ou artiste.* ”

Ma première question est : « c'est quoi ta culture ? » Puis je vois comment créer une passerelle entre la culture de l'autre, la mienne, et la culture institutionnelle. Au début, je venais avec des propositions artistiques. Je travaillais en surface. Aujourd'hui, je viens écouter. J'ai plus un travail de médiateur, sociologue... que sais-je ? Je suis aussi éducateur parfois, quand j'oriente les personnes vers les services publics, vers un entretien d'embauche, vers l'art...

Comment êtes-vous arrivé dans les quartiers populaires ? Pourquoi est-ce important d'y mener des actions culturelles et artistiques ?

Je savais que le quartier La Vigne-aux-Roses allait vivre une rénovation urbaine. C'est un quartier qui m'interpelle, parce qu'il n'y a pas de commerces, uniquement des tours et des impasses. Une seule route y passe. Il y avait quelque chose à faire. Nous avons répondu à l'appel à projets. Ce qui m'intéresse,

c'est la mémoire, les traces. Je voulais prendre le temps de collecter la parole, de suivre durant quatre ans les habitants et les travaux. On nous demandait aussi de développer le lien et l'action culturelle. Au début, nous avons expertisé le territoire et réfléchi à l'écriture d'un projet artistique. On a commencé à collecter la parole de gens, à tisser des liens. Il faut prendre le temps avant de sortir le micro. Certains n'ont pas envie de dévoiler leurs parcours de vie. Et puis un jour, ils s'ouvrent.

Pourquoi est-ce important ? Il faudrait leur demander. Personnellement, je pense que tendre le micro fait qu'on les considère. On vient les écouter et parfois cela permet simplement de sortir quelqu'un de sa solitude. Les témoignages sont parfois anonymes. Dans certaines communautés, le cadre familial et religieux n'autorise pas toujours cette parole. Je pense au sujet de la femme. C'est une forme de libération de la parole. J'ai réussi à avoir ces personnes-là. C'est important parce qu'on ne les rencontre jamais. Qui est allé à un mariage tchétchéne, une fête traditionnelle chinoise, partager un mafé avec une famille sénégalaise ? Ce sont des populations que l'on connaît très peu. On ne se rend pas compte en tant que français d'origine comme cela est dur, de devoir renouveler sans arrêt son titre de séjour, de vivre dans l'incertitude. En collectant leurs témoignages, j'ouvre une porte sur leur univers, pour tout un chacun.



Pouvez-vous nous présenter vos actions à La Vigne-aux-Roses et ce qu'elles apportent aux habitants des quartiers ?

Nous avons réuni dans un film les témoignages d'habitants et les actions culturelles que nous portons depuis 4 ans. C'était un travail au long cours. À chaque fois, nos supports artistiques étaient une excuse pour demander : « parle-moi de ta vie ». Au début, on a proposé aux habitants de mettre un coup de frais à l'annexe de la maison de quartier. C'était le point de départ pour dynamiser cet espace où les gens ne venaient plus. Ensuite, on a travaillé sur l'image de la biodiversité dans le quartier avec une herboriste, pour prendre le temps de regarder ce qui pousse entre deux blocs de bitume. Puis on s'est intéressés à l'architecture, avec la photographie contemporaine. Apprendre à regarder son quartier autrement. Cela a donné lieu à une exposition photos à La Roche-Sur-Yon pour les Journées Européennes du patrimoine.

“ *À chaque fois, nos supports artistiques étaient une excuse pour demander : « parle-moi de ta vie. »*

Et puis il y a eu les projets de fresques. La plus grande représente le blason du quartier. Les habitants ont exprimé ce qu'ils voulaient voir figurer dedans. Ils nous ont dit que cela amenait un rayon de soleil dans le quartier. Nous avons sorti une gazette, traduite en plusieurs langues, car si l'on veut communiquer avec l'autre, c'est bien de parler sa langue. Un autre projet était de remettre la fête de quartier en place. Il n'y

avait pas de volonté artistique, juste celle de créer un événement, encore un prétexte à la rencontre. Et on a vu descendre des publics qu'on ne voyait jamais, Maghreb, Tchétchénie, Afrique Centrale ! La troisième édition a lieu cette année, en 2024. Les habitants ont repris confiance en ce qu'ils sont, se sont rendu compte qu'eux aussi pouvaient réaliser un acte artistique, un événement, se voir confier la gestion de la caisse du bar...



Y a-t-il eu des surprises, des inattendus dans ces rencontres, ces co-créations collectives et les restitutions ?

Dans un quartier, on nous demande de faire de l'écoute, de passer du temps. C'est beaucoup d'improvisation et de hasard. Ces projets, c'est l'école de l'imprévu ! Un exemple typique, un jour, on nous a demandé si on pouvait faire quelque chose

sur un coffret des Télécoms au cœur du quartier. Ce n'était pas prévu dans notre action. On a dit oui. Stéphanie a amené les pinceaux, la peinture, et spontanément des habitantes l'ont rejointe et ont peint des symboles évoquant leur pays, tout en parlant de leurs vies. La peinture a un côté méditatif. On passe à travers toutes les nuances de l'être humain. Les impromptus, il y en a eu tellement ! À partir du moment où tu donnes de l'écoute à quelqu'un, il aura quelque chose à t'apprendre !

Quels seraient vos souhaits futurs pour l'épanouissement culturel et artistique des habitants des quartiers populaires ?

Nous allons bientôt sortir du quartier. Nous sommes devenus si proches qu'on fait partie du décor. Il faut laisser la place aux autres projets, aux autres artistes et envies. Je souhaiterais que le travail que nous avons initié avec les habitants soit repris par la maison de quartier. Comme quand on plante un arbre, il faut être présent encore quelques années pour qu'il grandisse. C'est crucial, quand la place est libre de veiller à ce qui va venir, que ce qui a été planté puisse pousser.

Propos recueillis par Marie Fidel



Sylvie Martin, kidnapeuse de public | Fontenay-le-Comte



Sylvie
MARTIN

Avec « Les artisans rêveurs », la clowne Sylvie Martin s'amuse à « kidnapper » le public au pied des tours des Moulins Liot. C'est dans le collège de ce quartier de Fontenay-le-Comte qu'elle-même a été kidnappée par le théâtre, grâce à sa professeur d'arts plastiques. « Je serai comédienne », décide-t-elle immédiatement, faisant valser toutes les barrières symboliques, scolaires et économiques rencontrées par la suite. Elle nous raconte la puissance rassembleuse du clown sur sa vie et son quartier.

Quelle est votre histoire, votre démarche artistique ?

Mon père était cuisinier, alors nous avons souvent déménagé, lorsque j'étais petite, jusqu'à ce quartier de Fontenay-le-Comte : Les Moulins Liot. Au collège, ma professeure de dessin voulait faire du théâtre. Elle a invité le comédien professionnel Jean-Claude Gauthier. J'ai commencé en 5e et je n'ai jamais arrêté. C'était le déclic ! Rêvant de devenir comédienne, je suis partie en lycée artistique, mais mes profs annoncèrent que je n'aurais jamais le bac. Comme mes parents ne pouvaient pas financer mes études, ils m'ont orientée vers un BEP sanitaire et social, proche de la maison. C'était une immense déception, mais je me suis inscrite à toutes les activités culturelles du secteur.

Après mon BEP, j'ai fait les 3-8 à l'usine, et réussi à intégrer le Conservatoire de La Roche-sur-Yon

en arts dramatiques. J'ai obtenu mon diplôme et rejoint différentes compagnies de théâtre itinérant sous chapiteau puis de danse. Après quinze ans de tournée, ne trouvant plus de place dans les compagnies existantes, j'ai monté « Les artisans rêveurs » en 2010. Le projet initial était d'exercer la profession, ce qui ne constitue pas une réelle ligne artistique... C'était le moment de mener une réflexion sur mon parcours artistique et mes aspirations. J'ai repensé à mes premières créations. Ce qui m'animait le plus dans l'art, c'était le travail clownesque... J'ai ainsi fondé la compagnie « Les artisans rêveurs » en lui donnant cette ligne artistique, spécialisée dans le clown et le masque larvaire découvert par Jacques Lecoq en 1960. Au fil des ans, nous avons monté sept spectacles, toujours accompagnés d'action culturelle.

Comment êtes-vous arrivée dans les quartiers populaires ? Pourquoi est-ce important d'y mener des actions culturelles et artistiques ?

Cela fait plus de 17 ans que j'interviens aux Moulins Liot, avec des actions culturelles et en tant que clowne. Lorsque j'étais au Conservatoire, déjà, je suis revenue au collège de mon quartier : « Avez-vous des élèves intéressés par le théâtre ? Je peux venir ? »... On m'a répondu : « Oui, mais nous n'avons pas d'argent... » Cela ne m'a pas arrêtée. L'année d'après, nous avons trouvé des financements. Aux Moulins Liot, la Ville ne propose aucune action culturelle dans l'année. Nous sommes la seule compagnie professionnelle de théâtre à Fontenay. Si en tant qu'association nous n'y allons pas, personne ne vient.

“ *Personnellement, la rencontre avec le théâtre m'a sauvée. Alors si je rencontre une seule personne qui n'a pas eu la chance d'aller au théâtre, cela vaut le coup !* ”

Il y a quatre ans, on m'a encouragé à déposer un projet dans le cadre du contrat de ville. J'ai proposé un spectacle à la sortie de l'école. On a touché 120 personnes d'un coup ! Puis nous sommes allés au pied des tours, sur la place publique, avec les clowns Aimé et Paulette. J'ai vu petit à petit s'avancer des enfants de toutes couleurs, des familles de toutes les cultures, c'était merveilleux. Peu importe la langue, le langage des clowns est corporel et universel. Alors l'année d'après, on a rêvé plus grand ! On s'est associés au festival de la Ville, « Les Ricochets », proposant des spectacles de juin à septembre, cela a fonctionné. En 4 ans, nous avons réuni 7 260 spectateurs. Alors on ne va pas s'arrêter là !



Quels sont les effets du clown, dans le quartier ? Comment associez-vous les habitants aux créations artistiques ?

Aux artisans rêveurs, on ne fait pas le clown, on est clown. Un clown incarné, qui va proposer une histoire et toucher le public pour lui permettre d'avancer. Par exemple, Aimé n'a pas envie de se marier avec Paulette, il trouve qu'elle est moche. Il va nommer une condition au mariage. Peut-on dire non ? Peut-on dire à quelqu'un qu'il est moche ? Nos spectacles abordent les thèmes du mariage, de la folie, de l'héritage familial... À travers cet art et ces thèmes universels, on peut questionner l'humain. C'est ce que nous défendons. Le clown rassemble. Les gens sont joviaux, ils savent qu'ils vont rire, puis ils pénètrent dans des questionnements plus profonds.

On se positionne comme médiateurs. Il faut aller voir régulièrement les habitants, boire un café, écouter leurs envies, pour construire ensemble. J'insiste pour que les habitants soient le plus impliqués possible. Quand il y a un spectacle, les loges des artistes sont installées dans la maison des habitants qui préparent des gourmandises. Nous mangeons tous ensemble. Cela montre que nous sommes comme eux, un artiste n'est pas un surhomme. Nous avons choisi ce métier-là.

“ Le clown rassemble. Les gens sont joviaux, ils savent qu'ils vont rire, puis ils pénètrent dans des questionnements plus profonds.

Nous travaillons également dans les Ehpad, avec le projet « Les clowns en chambre », mais aussi dans les écoles, avec des projets d'immersion. Les masques permettent au corps tout entier de



développer un langage très puissant. Les enfants se croient cachés, et créent de véritables personnages et corporalités.

Y a-t-il eu des surprises, des inattendus dans ces rencontres, ces actions culturelles ?

Oui, une habitante récemment m'a demandé : « j'aimerais que les clowns soient plus nombreux. Et aussi qu'il y ait de la musique ! » Le cahier des charges se corse, mais je suis ravie de voir émerger ce regard plus critique sur le clown et sur l'art. Les habitants savent ce qu'est un spectacle. Cela aiguise les sens, les envies. Aussi, nous avons organisé une guinguette, une année, proposant un travail artistique pour habiller l'espace public. La fois suivante, les habitants nous ont dit : « Ça suffit, la guinguette, on s'en occupe ! » C'est cela qui me plaît, je n'avais pas vu venir tout ce que nous pouvons faire ensemble. Au début, je suis arrivée dans le quartier avec l'idée de jouer pour eux, aujourd'hui, nous faisons ensemble.

Quels seraient vos souhaits futurs pour l'épanouissement culturel et artistique des habitants des quartiers populaires ?

J'ignore combien de temps durera le contrat de ville... Ce que je souhaite pour les quartiers, c'est de la continuité. Il était très important d'ancrer la culture à un endroit, pendant quatre ans. Nous avons démarré petits, avec un travail de terrain qui prend du

temps. Maintenant que l'esplanade des Moulins est identifiée par les gens, nous pouvons commencer à aller sur les autres quartiers. L'an prochain, nous allons créer une parade de cinq clowns, pour essayer d'emmener les gens avec nous. Commencer dans les murs pour sortir hors les murs. Leur dire que c'est possible, que la culture théâtrale s'adresse à tout le monde. Aussi, je souhaite associer les habitants à la programmation du quartier, les emmener sélectionner des spectacles. J'aimerais dans le temps que l'action culturelle soit pérenne, que la Ville s'engage pour une programmation régulière dans ces quartiers. Je souhaite que l'on continue à investir ces quartiers, à se mobiliser pour ces publics-là. Que le QPV (quartier prioritaire de la politique de la ville) de Fontenay se rapproche des QPV d'autres villes, car avec leurs similitudes, nous pouvons mutualiser notre travail entre compagnies différentes.

Propos recueillis par Marie Fidel

Crédit photos : Alain Mascaro (clowne Paulette) ;

Jacky Lepecuchel (Aimé et Paulette)

Contact : www.lesartisansreveurs.com



2.

Les pratiques artistiques et culturelles comme vecteur d'insertion sociale





L'artistique, un puissant outil d'inclusion sociale qui ré-humanise



**Gwenael
QUIVIGER**

Gwenael QUIVIGER est docteur en socio-anthropologie, rattaché au laboratoire IEAQ (Maison des Sciences de l'Homme, Université de Poitiers). Il est formateur de travailleurs sociaux, d'acteurs culturels et associatifs. Domaines de recherche : l'approche interculturelle en travail social, les mécanismes de reconnaissance de la diversité culturelle et l'utilisation des arts dans la création d'espaces de dialogue interculturels harmonieux.

Préambule

Dans un contexte étatique français qui continue à nier les différences culturelles, les quartiers pluriculturels tel que celui de Bellevue à Nantes, vivent de nombreuses mutations sociales et économiques qui nécessitent de repenser l'intervention sociale au prisme d'une plus grande prise en compte et reconnaissance des diversités culturelles (site Observatoire des inégalités, 2016 ; Rapport BACQUÉ et MECHMACHE, 2013) sur tous les plans. Dans ce type de quartier, s'est développé un risque accru de stigmatisation des populations quant à leurs origines ethniques ou nationales, leur couleur de peau, leurs habitudes, leur âge et leurs pratiques culturelles et culturelles, l'accès à l'emploi, l'accès à des dispositifs et institutions de diffusion artistique, mais aussi vis-à-vis de leurs langues, voire de leurs accents, mettant à mal une certaine volonté, ou une nécessité d'insertion et de vivre ensemble dans le même quartier ou dans la même

ville et plus largement sur le territoire national.

La non-prise en compte des spécificités des habitants, entre autres culturelles, dans les dispositifs étatiques et locaux, est la conséquence d'une absence de politique globale de gestion de la diversité culturelle accentuant d'autant la vulnérabilité des personnes. La répercussion de ce manque (ou manquement) politique entraîne chez certains habitants un ressentiment de relégation et d'isolement, mais également un sentiment de mise à l'écart amenant mécaniquement une dépréciation de ces populations et du quartier où ils vivent. Ces populations se regardent conséquemment de manière négative et péjorative en vivant parfois avec en outre un sentiment croissant d'insécurité (CASTEL, 2003, 2007, 2009; BERLIOZ et BOURGEOIS, 2021) et une profonde incertitude quant à l'avenir, surtout chez les jeunes. Ce problème concerne la collectivité dans son ensemble, pouvant se solder chez l'habitant par une impression, parfois réelle, « d'impuissance » bien décrite par le chercheur québécois de l'Université Laval, Yann Le Bossé (LE BOSSÉ, 2012), et par une perte de sens (MCLAUGHLIN, 2010 : 143-154), pouvant provoquer des problèmes plus ou moins lourds de santé physique et mentale (MCALL, 2008). Pour Manon Chamberland, chercheuse québécoise en sciences de l'éducation, cela a des répercussions directes sur comment les personnes se définissent et s'intègrent dans la collectivité (CHAMBERLAND, 2014 : 2) interrogeant les dispositifs d'insertion. Par exemple, l'immigrant habitant de ces quartiers (citoyen ou pas) se retrouve alors souvent entre assignation identitaire à son groupe ou pays d'appartenance et une injonction d'intégration au pays d'accueil (COHEN-ÉMERIQUE, 2015 : 21-39), alors même que l'Etat nie sa propre culture comme un élément moteur du processus d'insertion et d'intégration, voire d'assimilation dans le cas français. Le traitement des troubles

psychiques et mentaux qu'induit l'absence de politique de gestion de la diversité culturelle devrait être une cause nationale. Quoiqu'il en soit, ces troubles impliquent de la part de la recherche et des travailleurs sociaux, mais globalement de tout encadrant, un effort méthodologique de gestion des émotions en lien avec un travail épistémologique sur la culture de la personne.

« *Ce n'est donc pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement, leur être social qui détermine leur conscience* » (Marx, 1947 : 4). Cette citation célèbre de Karl Marx explicite sa pensée matérialiste par une vision d'un déterminisme social avec lequel il faut « négocier » si on veut réfléchir aux possibilités de transformation et d'amélioration de la situation de vie d'une personne. Nous allons montrer, dans cet article, l'intérêt de penser autrement les pratiques artistiques et culturelles comme vecteur d'insertion en tentant d'agir sur ce déterminisme social, notre hypothèse étant de faire émerger des solutions du côté des capacités de la personne et du groupe (MOREL, 2001 : 73-83), ou au sein de la communauté d'appartenance, cette dernière étant pensée comme infinie plutôt qu'identitaire (MOHAMMED et TALPIN, 2018). Il s'agit pour nous d'étudier de manière innovante, tout en prenant en compte pro-activement les cultures des personnes, comment ces dernières peuvent réussir à exploiter des capacités spécifiques qu'il serait possible d'identifier, de faire émerger et de mobiliser par une pratique artistique adaptée. Notre objectif est ici d'ouvrir des pistes de réflexion sur comment ces pratiques artistiques peuvent être mobilisées comme vecteur d'insertion, plus particulièrement en intégrant la question des émotions et de l'imagination dans les dispositifs d'insertion et par conséquent dans les méthodes d'intervention sociale, tout particulièrement au sein des processus de développement du pouvoir d'agir.

Qu'avez-vous constaté sur les pratiques de coopération entre acteurs culturels et travailleurs sociaux ?

En préalable, je voudrais insister sur le fait que mes recherches en socio-anthropologie ne sont pas porteuses de vérité. Chaque contexte est différent, chaque « réalité sociale » également. Je vais faire part ici d'un travail de cinq années qui a abouti à une thèse de doctorat, puis à une publication (QUIVIGER, 2023).

Dans mon étude de cas, le Bal de Bellevue est un projet artistique qui a duré trois ans et peut être assimilé à une intervention sociale (QUIVIGER, 2023). Il a été financé par le dispositif « Création partagée » de la ville de Nantes, en partenariat avec la ville de Saint-Herblain. « *Local et international. Bal universel festif et généreux, ce projet participatif révèle et valorise les patrimoines culturels de tous et de chacun, conciliant exigence artistique, citoyenneté et impact social* » (site web du Bal de Bellevue). Jean-Marie Nivaigne, musicien professionnel et habitant du quartier a décidé d'aller interroger toutes les communautés du quartier en posant la question à des « porteurs de tradition », en démarrant par ses voisins de palier : « *Quelle danse dansiez-vous chez vous dans vos mariages ?* ». Au bout de trois ans, le bal a eu lieu le 3 juillet 2017 et 800 personnes du quartier ont dansé ensemble, sans heurts tout un après-midi à partir des danses collectées. L'objectif était de valoriser le patrimoine immatériel d'un territoire cosmopolite et pluriculturel en collectant, en animant des ateliers de transmission, puis à travers une création artistique contemporaine exigeante, célébrer les musiques et les danses du monde (mais du quartier), donnant naissance de manière éphémère à un espace interculturel harmonieux,

provoquant des rencontres et invitant les habitants à de nouveaux rendez-vous citoyens, misant sur la transmission, la rencontre et la convivialité. Les travailleurs sociaux (éducateurs, assistantes sociales) n'ont pas trouvé judicieux de participer activement au projet, ni les éducateurs sportifs ou de l'équipe Animation jeunesse, ou encore de l'équipe de médiateurs de quartier que je n'ai pu rencontrer. Pour autant, sans conteste, ils ont reconnu œuvrer toutes et tous pour un meilleur vivre-ensemble respectueux des uns et des autres dans le quartier. Leur sincérité et leur professionnalisme ne sont bien entendu aucunement à remettre en cause. Mais force est de constater qu'une idéologie nationale associée à un fonctionnement administratif en silos et à des habitudes professionnelles sectorisées n'ont pas favorisé la construction de passerelles entre les services administratifs sociaux et culturels, ni entre les équipes de terrain des secteurs sociaux, culturels et socio-culturels sur le quartier. Néanmoins, les professionnels Educateurs et Assistantes sociales interrogés m'ont fait savoir que s'ils avaient été intégrés au projet dès le début, ils auraient pu y apporter les savoir-faire, leur expertise et y trouver leur place plus facilement dans une collaboration plus performante avec les artistes de la Compagnie Système B. C'est d'ailleurs ce que la Compagnie a su par la suite, mettre en place quasi-systématiquement, comme cela a été réalisé à Nanterre ou actuellement sur Saint-Nazaire. A Bellevue, j'ai pu constater que chaque professionnel restait volontiers dans son champ d'expertise, sans doute en voulant bien faire et peut-être également par crainte de perte de légitimité. De fait, les transferts de compétences et d'informations pour chercher plus de complémentarité et d'efficacité d'un domaine professionnel à l'autre n'alliaient pas de soi, alors qu'à l'évidence, ils travaillent tous sur le même territoire et parfois avec les mêmes personnes. La recherche de complémentarité reste

un sujet crucial.

A l'instar d'une absence de politique de gestion de la diversité culturelle en France, les travailleurs sociaux sont peu sensibilisés à la prise en compte de la culture des usagers dans leurs modalités d'intervention (QUIVIGER, 2021), l'approche interculturelle restant le parent pauvre dans leur formation ; cette méthode n'est pas non plus valorisée par la culture politique nationale, comme c'est le cas dans d'autres villes plus « interculturelles » ou pays tel qu'au Québec (WHITE et FROZZINI, 2022). Cependant, en France, ces dernières années, le secteur culturel (et artistique) a été plus sensibilisé aux Droits culturels (Déclaration de Fribourg, 2007, Loi NOTRe et LCAP) qui restent, selon nous, de bonnes premières étapes pour progresser vers une approche interculturelle plus « radicalement » engagée et généralisée vers un mieux vivre-ensemble. Je rajouterai que l'outil artistique et l'art-social (QUIVIGER, 2019) restent sous-évalués et sous-exploités comme moyens d'intervention sociale en France.

C'est encore bien pire lorsqu'on souhaite traiter des émotions et de l'imagination, sources principales de dynamique, de résistance et de création. Historiquement, les émotions ont volontairement été évacuées de « l'équation professionnelle », sous prétexte qu'on ne savait pas comment les traiter. Dans la formation des travailleurs sociaux, on parlait d'une nécessaire « distance émotionnelle » afin de protéger l'intervenant qui avait affaire régulièrement à la misère humaine. Sans remettre en cause le fait important de devoir protéger mentalement et collectivement le professionnel, les émotions étaient bien souvent considérées uniquement comme des « faiblesses potentielles » que les travailleurs sociaux se devaient de « contrôler » en les rangeant parfois, faute de mieux, « sous

le tapis », pour éviter de paraître faillibles. Mais n'est-ce pas là un trait caractéristique de l'être humain avec lequel il faut travailler ? Le point de vue a heureusement progressivement changé grâce à l'émergence des « Sciences affectives » hors du champ spécifique de la psychologie qui était l'un de ses domaines de prédilection. Désormais, il est question d'appréhender de plus en plus les émotions comme autant de forces tant pour l'intervenant que pour l'utilisateur, même s'il reste beaucoup à faire en ce domaine. Cette manière de penser l'intervention, qui prendrait davantage en compte les émotions et les cultures des usagers, pourrait indéniablement être un point de convergence professionnelle entre les acteurs culturels et les travailleurs sociaux.

Qu'est-ce que les actions culturelles ont produit sur le quartier Bellevue et sur ses habitants ?

Les résultats les plus importants et communs aux différents territoires sur lesquels je suis intervenu en France et au Québec indiquent une fierté chez les habitants de ces quartiers dits prioritaires, sensibles, pauvres, etc. Ces habitants ont été fiers qu'enfin on les reconnaisse pour ce qu'ils sont, avec leur culture d'origine. Le phénomène de reconnaissance et d'inter-reconnaissance, même de manière éphémère, a eu un effet bénéfique sur les populations concernées.

Cependant, si ce sentiment de reconnaissance fut réel, dans le cas du Bal de Bellevue, il fut de court terme et n'a pas eu de conséquences réelles sur leur vie quotidienne et celle du quartier. Ce triste constat vient du fait qu'une compagnie artistique n'a pas les moyens à elle-seule de porter des

transformations d'ampleur qui sont d'ordre politique. La non-reconnaissance de la différence culturelle par absence de véritable politique de gestion de la diversité culturelle crée un immobilisme qui engendre des tensions culturelles, ethniques, religieuses et sociales.

Sur Bellevue, il y a en outre un contexte particulier, puisque le quartier est en complète restructuration urbaine et la place principale a été totalement rasée, les habitants privés de leurs commerces de proximité et de lieux de rencontres, malgré l'existence de centres socioculturels comme le Jamet ou le Grand B qui lui-même a vécu pas mal de difficultés internes.

Malheureusement donc, certains habitants sont en droit de penser que ce fut un projet culturel de plus qui n'a pas apporté réellement d'amélioration dans leur vie quotidienne. Penser l'interculturalité comme un véritable outil de changement est selon moi l'une des pistes principales à entrevoir dans l'avenir pour faire émerger de nouvelles pistes de solution dans les quartiers à partir d'un rapprochement des pratiques entre acteurs culturels et travailleurs sociaux sur du long terme.

A quelles conditions les projets culturels et artistiques favorisent-ils l'insertion sociale ?

Pour répondre à cette question, il faudrait bien entendu s'entendre sur ce qu'est l'insertion sociale. Est-ce s'insérer dans son quartier ou sa ville ? C'est-à-dire être accepté comme on est dans son quartier, mais par qui, par les voisins ou les institutions ? Est-ce avoir réussi à être heureux là où on vit dans un environnement dans lequel on vit en sécurité pour soi et ses enfants ? Est-ce avoir du travail et payer

des impôts ? Est-ce être citoyen et pouvoir jouir des droits d'un citoyen français à part entière ? Dans ce cas, l'insertion dont il est question, s'étudierait-elle à l'aune de la société française dans son ensemble ? Sans doute que c'est un peu tout cela, surtout dans un pays où sont confondues identité, citoyenneté et nationalité (voir la Carte d'Identité Nationale).

Cela étant dit, en ce qui concerne notre domaine de recherche qui est l'approche interculturelle et les quartiers prioritaires, la notion d'insertion sociale ne peut évacuer la problématique de la prise en compte de la diversité culturelle d'une manière ou d'une autre. Or, en contexte français, il n'existe pas de politique de gestion de la diversité culturelle. Néanmoins, des expérimentations ont lieu un peu partout dans les quartiers, tel que dans le quartier Bellevue sur Nantes et Saint-Herblain, et particulièrement en convoquant la pratique artistique.

La dimension artistique dans l'intervention sociale

Philosophe britannique installé en France et responsable de formations de travailleurs sociaux, John Ward nous invite à découvrir en quoi l'art est indispensable pour la pratique du travail social, en quoi il permet d'ouvrir vers l'altérité en dépassant les limites inhérentes à sa culture d'origine, ouvrant les possibles vers un universel, avec un sentiment de libertés acquises, une facilité à exprimer quelque chose de soi, ou encore à acquérir des habiletés communicationnelles et des capacités à accomplir des gestes théâtraux, picturaux, musicaux, etc. (WARD, 2014 : 7-10). L'art fait appel aux sentiments et aux émotions, permettant d'appréhender le monde de manière symbolique et poétique. Sur nos terrains d'enquête (Châtellerault, Poitiers, Nantes, Sherbrooke au Québec...), nous nous intéressons essentiellement à la danse, à la musique et au

chant populaire de tradition orale en tant qu'arts ethnoculturels. Dans tous les cas, le corps est engagé, il y a corporéité qui est liée aux émotions, ces dernières engagent justement à la fois l'esprit et le corps.

L'art est à la fois expression personnelle et communication vers l'autre. C'est donc un média pour appréhender le monde et communiquer avec lui. En ce sens, cette expressivité est tout à fait singulière et pourrait être appréhendée comme un levier à la conscientisation de la capacité d'agir de la personne, en somme un outil de développement du pouvoir d'agir. Selon le sociologue Bernard Lahire, se projeter dans des ailleurs permet de faire travailler dans le réel, sur un mode imaginaire, les schémas de sa propre expérience et celles des autres (LAHIRE, 1998 : 88).

Travailler avec les émotions, un angle mort de l'intervention sociale

L'art convoque les émotions et se nourrit d'elles. Il est l'une des puissantes manières de mettre la personne en action (RICOEUR, 1986 ; 2024 ; LE BRETON, 2021). Vincent Van Gogh ne disait-il pas « *N'oublions pas que les petites émotions sont les grands capitaines de nos vies et qu'à celles-ci nous obéissons sans le savoir* » (VAN GOGH, 1998 : 517). Par émotion, qu'entendons-nous exactement ? La question est claire, la réponse ne l'est pas. La question de définir ce qu'est une émotion a intéressé de nombreux penseurs tels que Aristote, Descartes ou Darwin mais aussi les phénoménologues comme Alfred Schütz, ou encore les sociologues Durkheim, Bruhl, Radcliff-Brown, Mauss ou Weber pour ne citer qu'eux. En psychologie, l'une des caractéristiques de l'émotion est de nous préparer à agir de manière adaptée dans notre environnement, soit en se rapprochant soit en s'éloignant de l'objet

déclencheur. Le « ressenti » nous permettant de prendre conscience de notre émotion même si le ressenti n'est pas synonyme d'émotion. On peut ressentir du froid ou du chaud par exemple. Les émotions prennent incontestablement une grande place dans notre vie. Elles sont même probablement omniprésentes et influencent consciemment ou inconsciemment nos comportements, nos réactions et nos pensées. Elles peuvent être un moteur positif, mais devenir aussi sources de blocage et nous empêcher totalement d'agir. Pour revenir aux pratiques artistiques, il est possible de formuler l'hypothèse que l'art canalise les émotions.

Par le regard socio-anthropologique de l'approche interculturelle, au sein des « sciences affectives », il s'agit de reconnaître tout d'abord les différences culturelles, puis d'affirmer les émotions comme des « normes ontologiques d'expression » et en ce sens procéder à la « *reconnaissance d'une diversité culturelle dans les circonstances susceptibles de produire telle ou telle autre expression émotionnelle* » (HALLOY, 2022 : 57). L'anthropologie pose ici une question fondamentale du domaine de recherche propre à l'interculturalité : quels sont les mondes possibles de partage des émotions, comment les négocier, créer des espaces de dialogue susceptibles d'accueillir l'étrangeté, l'exotisme et l'autre comme autant de sources et d'outils d'intercompréhension, mais aussi de création ou de transformation de la réalité sociale ?

Les pratiques artistiques favorisent l'émotion. On pourrait même considérer que l'artiste est un professionnel de l'émotion, car son but est de mettre en place toutes les conditions nécessaires à provoquer des émotions chez son auditoire (dans le spectacle vivant) ou chez son « récepteur » dans un sens plus général. Dans cette acception, l'artiste est un médiateur en puissance, mais sur un plan

phénoménologique, il est lui-même l'outil principal qui produit l'objet artistique en tant qu'outil de médiation. L'objet artistique produit échappe alors en partie au contrôle de son « producteur » (émetteur) et chacun le reçoit (récepteur) à sa manière suivant son expérience et sa culture, et bien entendu suivant son état émotionnel du moment.

L'un des points de convergence anthropologique qui nous apparaît opératoire, entre la pratique artistique et la diversité émotionnelle d'une culture à l'autre, si on peut théoriquement concevoir une telle chose, c'est l'imagination « en acte » participant à l'autonomie de la personne peu importe son âge et la problématique de sa situation sociale.

Emotions, Imagination et Développement du Pouvoir d'Agir

Pour répondre à la question « A quelles conditions, les projets artistiques et culturels favorisent-ils l'insertion sociale ? », il s'agit pour moi de mieux intégrer les émotions comme « puissance d'agir » dans les dispositifs d'intervention sociale, entre autres en utilisant l'outil des pratiques artistiques, et en mettant les conditions nécessaires en place pour que l'imagination créatrice des personnes puissent s'exprimer au sein du Développement du Pouvoir d'Agir.

Dans le champ du travail social, créer pour les personnes aidées les conditions favorables à l'émergence des mécanismes culturels faisant appel à l'imagination n'est pas une évidence, mais on peut considérer que c'est l'une des forces des pratiques artistiques. Georges Devereux (DEVEREUX, 1984), fondateur de l'ethnopsychiatrie affirmait qu'il ne pouvait pas travailler de la même manière avec un irlandais-américain ou avec un Amérindien. Pourquoi ? Parce qu'ils ne font pas les mêmes rêves, autrement dit, ils n'imaginent pas les mêmes choses, ne font pas appel aux mêmes symboles, bref, ils ont des

cultures différentes. L'art peut ainsi devenir le média d'un « être au monde » en s'extrayant un temps de la rationalité de la compréhension du monde, en acceptant de ne pas tout comprendre et d'accepter les ressentis comme des réalités vécues. L'art ou les pratiques artistiques deviennent alors des lieux privilégiés pour traiter ou interpréter le réel. Cette interprétation se fera inexorablement par le langage et par la nécessité de la traduction des signes et des symboles différents d'une culture à une autre. Le dialogue devient à ce moment-là l'élément central du langage, il en est un élément constitutif qui expose dans tous les sens du terme ses dimensions interculturelles. Le langage étant une médiation entre l'Homme et le monde, il devient à la fois l'interprète et l'outil de médiation des émotions.

En guise conclusion...

A ce stade de notre réflexion, il paraît évident qu'il est impossible, dans le cas d'une intervention sociale, d'évacuer les émotions de l'équation. C'est même tout l'inverse que nous invitons à faire et c'est que nous cherchons à montrer ici. Tenter d'évacuer les émotions d'un dispositif d'insertion ou d'intervention sociale serait faire fausse route, voir délétère pour la santé mentale de la personne aidée, tout comme celle de l'intervenant social. C'est même à cette condition qu'un processus de développement du pouvoir d'agir (et d'autonomisation), c'est à dire de redonner de la puissance d'agir à la personne, est envisageable. Pour convoquer les émotions, nous l'avons vu, l'un des outils majeurs est de convoquer l'imagination grâce aux pratiques artistiques et à la création d'espaces interculturels et intergénérationnels harmonieux tel le Bal de Bellevue. Travailler les émotions et l'imaginaire est un domaine privilégié du monde artistique qui replace l'être humain au centre du propos. L'artistique a

cette force de pouvoir ré-humaniser les relations, en solidifiant les liens existants de manière pacifique. Bien entendu, c'est toucher à l'intime profond de la personne, mais « partageable » au sein d'un collectif ou d'une communauté si les conditions sont réunies. C'est en cela que l'artistique est un puissant outil d'inclusion. Si cela s'inscrit dans une intervention sociale, la vigilance s'impose. Néanmoins, il est important de noter que l'artistique va offrir une possibilité de mise à distance salutaire grâce à la médiation qui est l'une de ses fonctions, sans perdre de vue que le propre d'une médiation est de se faire oublier au profit de ce qu'elle médiatise.

Bibliographie

BACQUÉ Marie-Hélène et MECHMACHE Mohammed (2013). Pour une réforme radicale de la politique de la ville, Rapport à François Lamy.

BERLIOZ Gilbert, et BOURGEOIS Frédérique (2021). « Violences, délinquances : quelles caractéristiques dans les quartiers populaires ? », Les Cahiers du Développement Social Urbain, vol. 74, no. 2, 2021, pp. 5-7.

CASTEL Robert (2003). Des individus sans support. Dans V. Châtel et M.-H. Soulet, (Dir.), Agir en situation de vulnérabilité (chap.3, pp. 51-61). Québec : Presses de l'Université Laval.

CASTEL Robert (2007). La cohésion sociale. Dans R. Castel, L. Chauvel, D. Merlié, E. Neveu et T. Piketty (Dir.), Les mutations de la société française (pp. 96-119). Paris : Editions la Découverte.

CASTEL Robert (2009). La montée des incertitudes. Paris : Éditions du Seuil.

CHAMBERLAND Manon (2014). Le développement du pouvoir d'agir des personnes et des collectivités : un aperçu des pratiques des femmes immigrantes au sein d'organisations communautaires de Montréal, Bruxelles et Grenoble ; (Thèse de doctorat en sciences de l'orientation), Université Laval, Québec, Canada.

COHEN-ÉMÉRIQUE Margalit (2015). Pour une approche interculturelle du travail social, 2ème édition, Politiques et interventions sociales, Presses de l'EHESP, Rennes, « Le travail social avec les populations migrantes : des difficultés aux causes multiples ».

DEVEREUX Gorges (1984). Psychiatrie d'un indien des plaines, Réalité et rêves, Fayard.

HALLOY Arnaud (2022). « Ce qui se joue émotionnellement, une anthropologie des émotions », in Emotion et Sciences, Interactions, Coll. Droit privé et science criminelle, sous la direction d'Yves Strickler, Jean Sylvestre Bergé et Marc Ortolani, p 54, L'Harmattan.

LAHIRE Bernard (1998). L'homme pluriel. Les ressorts de l'action, Nathan, Paris.

LE BOSSÉ Yann (2012). Sortir de l'impuissance,

Invitation -à soutenir le développement du pouvoir d'agir des personnes et des collectivités, Tome 1 : Fondements et cadres conceptuels, Ardis.

LE BRETON David (2021). Anthropologie des émotions : être affectivement au monde, Payot, Petite bibliothèque Payot, septembre 2021.

MARX Karl (1947). Préface de la contribution à la Critique de l'Economie politique, Editions Sociales, Première édition en 1859.

MCLAUGHLIN, K. (2010). Control and Social Work : A Reflection on Some Twenty-First Century Developments, Practice : Social Work in Action, 22 (3), pp. 143-154.

MOHAMMED Marwan et TALPIN Julien (2018). Communautarisme ?, La vie des Idées.

MOREL Vincent, (2001). « Le patrimoine oral : collecte, transmission et réactualisation, Le travail des associations en Bretagne à travers l'exemple de la Bouèze », In Actes des 3ème Rencontres de Psychogérontologie Clinique, Rennes, 23 et 24 novembre 2000, Association Psychologie et vieillissement, Rennes.

QUIVIGER Gwenaél (2019). Quelques éclairages sur l'art social et l'art action communautaire au Québec et en France, Idées et territoires, Revue du Comité scientifique, N°2, Editions Résovilles, Nantes, janvier 2019, pp. 14-16.

QUIVIGER Gwenaél (2021). Témoignages, expériences, démonstrations : La prise en compte de « la culture de la personne » dans l'intervention sociale comme outil d'appropriation du Pouvoir d'Agir, Forum, n° 162, juillet 2021, pp. 29-38.

QUIVIGER Gwenaél (2023). L'approche interculturelle en travail social dans un quartier prioritaire. Regard socio-anthropologique à partir du Bal de Bellevue, Coll. Sociologie Proximités, EME Editions/L'Harmattan.

RICOEUR Paul (1986). Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II, Paris, Seuil, Coll. « Esprit ».

RICOEUR Paul (2024). in Paul Ricoeur, Les Pouvoirs de l'imagination, Esprit n° 509, mai 2024, pp. 35-45.

VAN GOGH Vincent, Lettres à Théo, Gallimard, 1988.

WARD John (2014). Pratiques artistiques et interventions sociales, Vie Sociale N°5, Editions ERES, mars 2014, pp 7-10.

WHITE Bob W. et FROZZINI Jorge (2022). Villes interculturelles au Québec, Pratiques d'inclusion en contexte pluriethnique, Presses de l'Université de Québec, Canada.



Mia Mati, piquée par l'art de la haute couture | Angers



Mia Mati

L'atelier Mia Mati est un havre de délicatesse et de joie. Mia y règne avec un éclat artistique et une oreille sensible. Elle nous raconte comment la couture l'a piquée, toute petite, parmi les chutes de tissus et les ronrons des Singer de sa maman, couturière professionnelle. Somia donnera à son métier toute l'exigence du haut de gamme, mais surtout une grande liberté créatrice. Sa marque Mia Mati est née de cette histoire, un récit de couture de haut vol.

Pouvez-vous nous présenter votre parcours et votre démarche artistique ?

J'ai eu la chance de grandir avec une mère couturière. Toute petite, je la regardais travailler sur sa machine, je touchais les tissus. Je me revois par terre, à l'atelier, au milieu des chutes colorées. Dès 7 ans, je créais des petites robes pour mes poupées. J'adorais cela, j'oubliais le temps. Jusqu'à aujourd'hui encore, quand je suis penchée sur ma machine, il m'arrive de rester jusqu'à 3 heures du matin sans m'en rendre compte. Un jour, ma mère m'a interdit d'utiliser la surjeteuse qui sert à faire les finitions, parce que je m'étais déjà blessée avec la piqueuse. Alors, j'ai coupé les tissus à ras et je les ai retournés. Je voulais que le vêtement soit aussi beau à l'intérieur qu'à l'extérieur. « Regarde, ça fait propre. », lui ai-je dit. Elle était très étonnée. J'avais reproduit innocemment une couture anglaise.

Cette technique est utilisée dans la fabrication de vêtements de luxe. J'étais sensible à ce qui était beau, j'avais le sens du détail. Cela m'a insufflé un esprit créatif et perfectionniste.

Comment avez-vous développé votre marque de haute couture Mia Mati ?

En grandissant, j'ai fait un bac général, puis des études, encouragée par mon père. Je me suis orientée vers les mathématiques, que j'adorais, et l'informatique, puis j'ai bifurqué vers un master en science de la langue anglaise. Mais ce n'était pas cela... je n'ai jamais cessé la couture qui me passionnait au-delà de tout. L'été, je perfectionnais mes techniques. Mes copines, voyant mes tenues sur mesure, ont commencé à me faire des commandes. Le tissu, c'était mon bonheur. Je me suis formée en stylisme et modélisme en 2010. Cette formation m'a ouverte à la création, au design. Pour la première fois, j'ai sorti une collection. J'ai vendu toutes mes pièces à un magasin. Alors je me suis mise à mon compte et j'ai créé ma marque « Mia Mati » en 2012.

Je suis créatrice de robes de mariée. Il ne s'agit pas seulement de robes classiques blanches. Je souhaite créer le vêtement unique. Pour cela, je m'inspire de l'histoire de la cliente, je l'écoute, je m'imprègne de sa personnalité. J'essaie d'imaginer ce qu'elle a dans la tête puis je dessine, et lui propose un conseil en image. On peut tout faire, en couture, toutes les formes et couleurs, des robes arc-en-ciel, des combinaisons. L'important est que la cliente se sente à l'aise. Mon rêve serait de créer une robe de star.

Que représente pour vous le fait d'exercer votre activité dans un quartier populaire ?

Le quartier Monplaisir est un quartier populaire d'Angers. J'y suis arrivée en 2016 comme habitante et j'y ai commencé mon activité. La mairie mettait des box à disposition des entrepreneurs, à un coût accessible. Cela m'a permis d'imaginer ce que je voulais faire en couture : l'art de créer quelque chose d'unique et non du prêt-à-porter. J'aime la diversité de Monplaisir, qui réunit toutes les cultures. Les gens me respectaient, ils me racontaient leurs origines, comment ils se sont adaptés à la société. Certains me ramenaient des tissus de chez eux.

“ Cela m'inspire, j'aime écouter les histoires des clientes qui entrent dans mon atelier : celles



qui vont à l'église, celles qui travaillent à la mairie, à l'école du quartier... chaque personne est différente. C'est enrichissant.

Ma clientèle ne se limitait pas au quartier. Moi-même, je ne me cloisonnais pas. Angers, c'est la ville, mais aussi la campagne. Juste à côté de Monplaisir, j'aimais prendre un chemin très beau, une source d'inspiration. On y voit des bateaux, des arbres, le matin c'est tout frais, on entend le bruit des oiseaux, les gens qui vont au marché, qui courent, qui respirent. J'aime observer, écouter. J'en ai besoin pour m'inspirer. Parfois je reste longtemps ainsi, sans parler, et l'idée vient d'un coup. Alors j'attrape mes crayons. Aujourd'hui, j'ai déménagé rue Saint-Léonard pour agrandir mon espace de travail et ma capacité d'accueil de la clientèle.

Que vous a apporté le prix Talents des Cités remporté en 2020 ?

J'ai remporté ce prix organisé par BGE, qui aide les entrepreneurs à se développer. Talents des Cités m'a apporté des rencontres et de la reconnaissance. Nous sommes allés à Paris pour la remise des trophées, puis le maire d'Angers est venu dans mon atelier, il s'est intéressé à mes créations. Je lui ai dit que je souhaitais créer une collection inspirée du patrimoine. Il m'a proposé de travailler à partir de la mosaïque d'Odorico de l'hôtel d'Anjou. C'était passionnant. Depuis, j'ai organisé et participé à des défilés à Cannes, Angers, Madrid. Je suis passée à la TV avec l'émission « Envie dehors ! » sur France 3. J'ai ensuite créé une nouvelle collection sur les avions, avec un clip et shooting photo et un défilé à Cannes. Je me suis passionnée pour l'histoire de ces

vieux avions, en allant au musée de l'aviation. L'un d'eux a été conçu par des femmes, et a volé depuis les États-Unis ! En septembre cette année, j'organise un événement lors d'une « exposition artistique » au musée Jean-Lurçat. Pour l'occasion, j'ai créé des robes composées de fleurs, en collaboration avec la fleuriste Sophie Bouquet et la joaillière Aurore Says. Nous avons travaillé avec un chorégraphe pour un défilé dansé.

Pensez-vous que la culture et l'art sont vecteurs d'insertion sociale pour les habitants des quartiers populaires ? Que leur souhaitez-vous ?

Quand je calcule le temps réellement passé en couture, cela représente 30 % de mon activité. Le reste concerne la recherche de clients, les shootings photo, la communication... Mais je sais que je poursuis mon rêve de créer la robe unique, et pour moi, cela n'a pas de prix. Ce que je gagne n'est pas seulement de l'argent. Je me nourris aussi de l'art. C'est mon bonheur, de créer. Alors ce que je peux dire aux habitants des quartiers, c'est que l'on peut faire ce que l'on veut. Comme dit la citation : « Choisissez un travail que vous aimez et vous n'aurez pas à travailler un seul jour de votre vie. » C'est ma devise.

“ *Mon travail est un voyage, je rencontre les gens, je couds, je suis traversée par l'émotion. C'est mon bonheur, de créer.*



Même si je ne suis pas rémunérée autant que je travaille, la joie de la cliente quand elle me raconte comment elle s'est sentie dans sa robe, le jour J, c'est ma réelle rémunération. Je rêve, mais je reste réaliste. Je cible une clientèle qui connaît la valeur de l'art et le fait main pour que ma rémunération soit raisonnable, car je fais de l'art. Chaque personne est douée pour quelque chose. Nous sommes complémentaires, c'est ce qui est extraordinaire. Il faut chercher, trouver son don et s'épanouir en faisant un métier. Suivez ce que vous aimez, gardez votre rêve en tête, travaillez chaque jour et les opportunités arriveront.

Propos recueillis par Marie Fidel

Crédit photo : Fokus Production



Pamphile Hounsou, le poète des mots qui bougent. Saint-Nazaire



Pamphile
HOUNSOU

Artiste poète, Pamphile Hounsou fait vibrer les mots et émotions. Ce passeur de plume chante la langue des oiseaux. Coordinateur de projets artistiques et culturels dans l'association NCA Tranq's (Notre culture avance, tranquillement), il nous raconte comment l'art et la culture mettent les humains en mouvement.

***Pouvez-vous nous présenter
votre parcours, votre
approche de la poésie, de
l'écriture, du slam
et du rap ?***

Je suis un artiste poète, car je crée à partir des mots. Je sais qu'ils sont puissants. Cela m'a pris tout petit. J'ai toujours baigné dans une culture africaine et urbaine. Je suis issu d'une famille nombreuse avec six frères et sœurs. Je suis né et j'ai grandi dans un quartier prioritaire, à la La Seyne-sur-Mer, dans le Var puis je suis arrivé à Saint-Nazaire à l'âge de 10 ans, dans le quartier La Bouletterie. J'aimais bien le rap, l'entendre et comprendre les paroles. Quand j'entendais un mot, je sentais sa vibration, son poids, la taille des lettres... Cela faisait écho à ce que je pouvais vivre et aimer. À 16 ans, j'ai écrit mon premier texte de rap. Avec mes petits frères

et des copains, nous avons créé un groupe : « La chronique du Vice ». On a joué notre premier concert en 1999 devant nos parents, mais face à eux, on s'est autocensurés. Cela m'a marqué. Je me suis juré de ne plus jamais recommencer. Je voulais assumer, être vrai dans mon expression. C'était important.

“ *Je me suis vite rendu compte que s'exprimer, c'est exister, que l'expression opère au changement et que le changement bouscule, mais dans le bon sens du terme.*

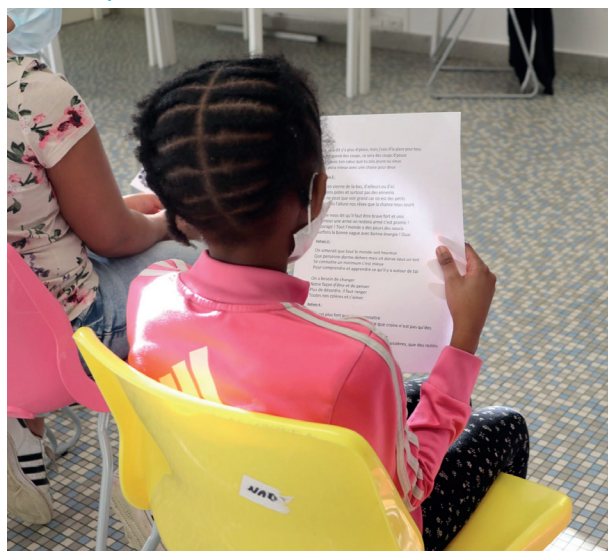
J'ai continué à créer avec des groupes de rap comme Gachette verbale, NCA « Notre Culture Avance », Génocy II, puis en 2007 la West Team, groupe et association qui portait un studio d'enregistrement appelé « Coup 2 Maître ». L'association s'est appelée Tranq's en 2012, le diminutif de tranquille, car nous faisons les choses tranquillement.

Pourquoi est-ce important de mener des actions culturelles et artistiques dans les quartiers populaires ?

On me parle parfois des faiblesses des quartiers, moi je ne vois que les forces. La diversité y est magnifique. Je dis souvent que la rue est minée d'or. C'est un endroit qui nous transmet de belles valeurs, comme le respect, le partage, l'ouverture, la tolérance, la débrouillardise, dans le bon sens, quand on fait les bons choix. Dans une chanson, j'écris :

« La rue éduque avec les parents et les cours, texte à l'appui comme preuve BSF écrit encore ». BSF est mon nom d'artiste : « Béninois Si Féroce ». Le quartier est un lieu de rêve, aussi. Quand on manque de si, de ça, on rêve d'autre chose. Avec l'écriture, on peut exprimer ses rêves... Certains animateurs ont vu cela d'un bon œil et m'ont proposé d'animer des ateliers d'écriture, en 2003. Après ce premier projet, j'ai réalisé des ateliers d'expression écrite, orale, corporelle, musicale pendant une vingtaine d'années et je continue encore aujourd'hui, auprès de nombreuses structures (école, collèges, lycées, centres sociaux, centres de formation, EHPAD, CCAS, universités, centres éducatifs fermés, foyers socioéducatifs, hôpitaux de jour...) J'ai accompagné les participants jusqu'à la scène, en concert. Dans mon travail d'animateur socioculturel, j'ai été étonné de savoir qu'il y avait une culture populaire et une culture élitiste. Pour moi, l'art est une affaire d'être humain. Une personne en vaut une autre.

“ *Il faut enlever ces frontières mentales. La culture peut aller partout. Les artistes des quartiers prioritaires peuvent aller au conservatoire par exemple.*



Il faut de la présence dans les quartiers, mais aussi de l'ouverture. Le risque, en créant des animations uniquement dans les quartiers, c'est le repli sur soi. Pour faire bouger les paradigmes, la mixité est intéressante.

Pouvez-vous nous présenter vos actions à Saint-Nazaire et ce qu'elles apportent aux habitants des quartiers ?

Avec NCA Tranq's, aujourd'hui, on favorise la mixité sociale, de genre et de génération à travers nos ateliers et événements. Je vais là où il y a de l'expression, de l'humain. Quand j'arrive, je brise les barrières d'apprenant-intervenant. L'atelier pose comme bases les notions de plaisir, de partage, de

respect, de non-jugement, d'autonomie. À partir de là, la création s'invite. Par exemple, dans le quartier de Prézégat en ce moment, je propose un atelier d'expression auprès des habitants et mets en place des concerts dans l'espace public. L'écrit permet de réguler les émotions, de donner le meilleur. Cela dynamise, apporte une certaine émancipation et valorisation personnelle. La scène ouverte apporte de la joie aux habitants, des rires, des bonnes vibrations. Elle permet à un artiste de se sentir mieux. Le public est bercé par chaque passage. La magie opère, « l'âme agit opère »... comme nous révèle la langue des oiseaux. C'est une « terre happy » ! En atelier, le but n'est pas la bonne note comme à l'instar d'un concours d'éloquence, mais de faciliter une mise en mouvement pour faire avancer les projets de vie.



Y a-t-il eu des surprises, des inattendus dans ces rencontres et ces créations collectives ?

Notre art est prétexte à la rencontre, que ce soit avec les personnes qui s'initient, celles en développement, ou les artistes confirmés... On se nourrit de tout cela. Je me souviens d'avoir fait un atelier dans un centre d'aide thérapeutique. Le personnel soignant a été étonné d'entendre une personne mutique lire son texte à voix haute, quand je l'ai demandé. Je suis intervenu aussi dans une classe Ulysse, j'appréhendais beaucoup, allais-je être capable de gérer seul le groupe ? J'avais des préjugés. Au final, les enfants m'ont transmis tellement d'énergie et d'assurance ! Cela m'a donné l'idée d'écrire le spectacle « Croisement parallèle. »

Pensez-vous que la culture et l'art sont vecteurs d'insertion sociale pour les habitants des quartiers populaires ? Que leur souhaitez-vous ?

On juge souvent les personnes dans les trois premières secondes. Lorsque je commence à user de la langue de Molière, je sens que l'on me regarde d'une autre manière. Je sais que quand on est dans le quartier, quand on dort quartier, que l'on mange quartier, on ne pense pas que cela va être facile d'en sortir. Une fois, un pote m'a dit : « Nous, on ne nous pas appris à entreprendre, mais à remplir une feuille de demande de HLM... » Pourtant, cela ne nous pas empêché de le faire, lui ai-je répondu. On est propriétaires aujourd'hui, on a évolué, on a

réussi. Je transmets cela aux jeunes. Ce n'est pas du blabla, j'en suis la preuve vivante. J'ai fondé une famille, je suis heureux. Je souhaite qu'ils prennent espoir et force, pour être utopistes et rêveurs. Il faut se donner les moyens d'y aller, comme en vélo, tomber et se relever, chercher l'équilibre, et toujours avancer. En étant vrai et fier, pas dans l'attente, mais dans l'action. Je connais beaucoup de jeunes issus des QPV qui ont constitué des associations. J'aimerais qu'il y ait une réelle reconnaissance et accompagnement des collectivités pour qu'ils puissent avoir plus d'impact sur le territoire. Je rêve que « Notre Culture Avance » regroupe toutes ces associations et se développe dans tous les domaines d'expression. La rue est d'or, je le répète. Alors je souhaite à chacun de pouvoir développer sa culture pour son projet de vie. Nous sommes tous les architectes et les peintres de notre vie.

Propos recueillis par Marie Fidel



Danse à tous les étages | Rennes, Brest, Saint-Malo



Arnaud
BRUYERE

Arnaud Bruyère est Coordinateur culturel sur le territoire de Rennes.

Les pratiques artistiques et culturelles peuvent être vecteur d'insertion. A *Danse à tous les étages* nous en sommes convaincus, et c'est pourquoi nous mettons en œuvre chaque année plusieurs projets d'action artistique et sociale.

Quels sont les objectifs de l'association ?

Association créée en 1997, *Danse à tous les étages* est aujourd'hui labellisée Centre de développement chorégraphique national (CDCN) itinérant en Bretagne. Notre mission est de participer au développement et à la structuration de la danse sur plusieurs territoires situés entre Rennes, Brest, l'agglomération de Concarneau et le Centre-Bretagne. Cela se traduit par le soutien et l'accompagnement d'artistes chorégraphes et de leurs œuvres, ainsi que par la rencontre avec les habitant.es de nos différents territoires d'intervention.

Notre projet est avant tout fondé sur l'humain, le lien et l'ouverture à l'autre. Depuis la création de l'association nous développons des projets d'action artistique et sociale à destination de

publics en situation de fragilité sociale : jeunes en décrochage scolaire, femmes en difficultés, personnes en situation de migration, personnes âgées, habitant.es des quartiers prioritaires... Tous ces projets sont co-construits avec des partenaires sociaux impliqués dans l'accompagnement ou la remobilisation de personnes en difficulté sociale et/ou professionnelle (structures de l'emploi, CCAS, foyers d'hébergements, EHPAD, structures d'accompagnement social...). Le dialogue pour la compréhension de l'autre, de ses problématiques et de ses enjeux, est au cœur de notre démarche de travail afin de construire des projets adaptés et au service des publics et des artistes.

Comment se concrétise votre démarche ?

Ainsi sont notamment nés *Créatives* et *Portraits en mouvements*, deux projets de création collective. *Créatives* est développé chaque année dans quatre villes bretonnes : Brest, Morlaix, Rennes, et Saint-Malo avec un groupe de femmes en remobilisation sociale ; tandis que *Portraits en mouvements* se déroule à Brest et à Rennes avec un groupe de jeunes de 16 à 29 ans en situation de décrochage scolaire ou de remobilisation professionnelle. Ces projets, à l'exception de l'édition morlaisienne, se déroulent également en lien avec les quartiers prioritaires tels que définis par la Politique de la ville.

Ces deux projets se déroulent selon des formats différents : deux ateliers hebdomadaires durant deux mois pour *Créatives* ; deux semaines intensives de stage pour *Portraits en mouvements*. Les formats sont différents, mais les enjeux sont les mêmes : créer la rencontre entre des personnes et des artistes, les amener à créer des formes d'expression artistique collectives inédites, et agir comme un

tremplin pour la remobilisation.

L'enjeu d'amener des personnes en situation de fragilité sociale à travailler avec des artistes est de proposer de nouveaux moyens d'expression de soi, basés sur des pratiques artistiques, et notamment sur la danse et l'affirmation des corps, afin de regagner en confiance en soi et en ses capacités pour entamer de nouvelles étapes de son parcours de remobilisation.

Qui sont vos publics ?

Les publics que nous accueillons dans *Créatives* et *Portraits en mouvement* sont des personnes en désaffiliation depuis plusieurs années. Les liens tissés dans leur sphère sociale et relationnelle se sont délités peu à peu ou suite à des événements spécifiques, au point d'amener une grande vulnérabilité sociale. Elles sont dans des situations d'inactivité professionnelle, d'isolement fort, de perte de confiance, en prise avec des problématiques de santé mentale, d'handicap. A l'entrée dans le projet, elles ont le sentiment d'être en marge de la société, d'avoir des difficultés à trouver leur place, d'être invisibilisées et stigmatisées. Elles sont orientées sur nos projets par nos partenaires sociaux, avec l'enjeu de travailler à regagner confiance, estime, engagement, et ouverture aux autres.

Pour ces personnes, participer à un projet artistique est généralement une première. Très peu sont celles qui ont déjà eu l'occasion de s'engager dans ce type de projet, ou même d'avoir une pratique artistique régulière ou occasionnelle. Leurs motivations à intégrer le projet sont donc en premier lieu l'impact sur elles-mêmes que le projet peut avoir (confiance, estime...). Les outils utilisés pour cela, qu'ils soient artistiques ou autres, sont souvent

secondaires. Leurs attentes sont : retrouver du lien social, de la confiance, prendre du temps pour soi, se reconstruire.

Les projets d'actions artistiques et sociales sont construits avec des ateliers de pratique réguliers. Ces ateliers sont menés par des artistes professionnels avec l'enjeu de construire un objet artistique commun. Le premier axe de travail est la découverte du groupe, de chacun.e, et œuvrer à la cohésion de groupe. De nombreux exercices artistiques permettent de se découvrir autrement, et d'amener les personnes les plus en retrait (qui se qualifient souvent de « timides » ou « renfermées ») à s'exprimer et prendre leur place. Le travail artistique collectif, et particulièrement celui lié à la pratique de la danse contemporaine, a cette particularité que chacun.e doit avoir sa place, une place qui lui est propre, qui peut être différente de celle des autres, avec une partition différente, mais surtout qui l'amène à affirmer sa créativité et son individualité. Faire ensemble avec chacun.e est le leitmotiv porté par les artistes auprès des participant.es. Personne ne sera mis de côté.

Que leur apporte le travail artistique ?

Une fois le travail de découverte et de cohésion de groupe entamé, les artistes amènent de nouveaux outils artistiques ayant pour objectif de tester les affinités, difficultés et endroits de créativité de chacun.e et du groupe. Le travail artistique se caractérise donc par le fait d'aller chercher de nouveaux endroits d'expression. Lorsque ces endroits sont identifiés, le travail se poursuit par leur développement, afin d'amener chacun.e à aller le plus loin possible dans son expression, sa créativité, voire sa prise de risque. Ce processus doit demeurer

très flexible afin de pouvoir se réajuster au mieux en fonction des réactions des participant.es et de leurs freins. C'est un fil ténu qu'il convient d'identifier et d'appréhender pour chacun.e des participant.es. Pour cela, les artistes apportent leur maîtrise des outils d'expression artistique et leur connaissance de la gestion d'un groupe d'interprètes artistiques. A Danse à tous les étages nous faisons également appel à un.e médiateur.rice social.e pour identifier les freins et difficultés de chacun.e et assurer leur prise en charge.

Ce.tte médiateur.rice social.e est présent.e à tous les ateliers de pratique artistique et est le/la référent.e des participant.es pour leurs difficultés rencontrées dans le projet, ainsi que pour celles rencontrées en-dehors du projet et qui pourraient altérer leur participation et leur engagement dans l'action (problématiques de santé, de gestion du stress, d'organisation personnelle...). Cette personne assure le lien entre les participant.es et les artistes, veillant au bon dialogue entre elles, à créer des espaces de dialogues entre eux, mais aussi indépendants, et à faire le lien avec les structures sociales qui assurent un suivi régulier des participant.es et de leur parcours de remobilisation. Elle peut être sollicitée pour des rendez-vous ponctuels, intervenir durant les séances pour gérer une crise émotionnelle, ou faciliter la pose des limites du travail artistique.

Le travail artistique, et particulièrement de la danse, pousse à affirmer son identité. C'est tout le corps qui est engagé, et s'exprime face aux autres. Le premier travail artistique est donc de travailler au lâcher-prise corporel afin de le rendre détendu et disponible à la construction d'un propos artistique. Pour les participant.es, alors dans des situations de désaffiliation, se montrer et s'affirmer face aux autres est un défi. Ce défi est d'autant plus grand que

la finalité des ateliers artistiques est de présenter son travail devant un public. Cette échéance est source de stress. Dès le début du projet il peut être un frein à l'engagement dans l'action. La force du travail artistique est d'amener un travail collectif, où une certaine interdépendance des un.es envers les autres se tisse au fur et à mesure de l'avancée du projet, et où la force collective finit par prendre le pas sur les peurs individuelles. Le travail artistique tend à sonder les limites des possibles de chacun.e, néanmoins il tend tout autant à trouver les endroits où chacun.e se trouve dans un confort et une force pour s'exprimer pleinement.

Comment se déroule la fin du projet ?

Pour garantir le bon déroulement de cette présentation publique et s'assurer qu'elle soit porteuse d'une dynamique positive et ne réactive pas au contraire une spirale négative, il convient de la présenter telle qu'elle est : une restitution de travail et non un spectacle ; et garantir pour chacun.e qu'il/elle est dans un endroit d'expression dans lequel il/elle est en confiance.

Cette présentation est toujours un tremplin important dans la reprise de confiance et d'estime de soi. Elle incarne, pour les participant.es, le fait d'avoir réussi à se montrer, s'exprimer, s'affirmer devant d'autres. C'est aussi être replacé au centre de l'attention pendant un moment, redécouvrir que l'on peut être regardé, considéré et admiré pour ce que l'on est et pour son travail. C'est aussi souvent une redécouverte de soi et de ses capacités. Le public présent est généralement constitué de proches des participant.es. « Je ne l'avais jamais vue comme ça », « je ne pensais pas que tu aurais fait cela un jour » sont leurs retours les plus fréquents.

L'affirmation identitaire des participant.es est ainsi valorisée et reconnue par les autres, que ça soit la sphère sociale proche ou plus éloignée, et concourt à re-légitimer leur existence et leur place dans la société.

Ces actions artistiques, par leur nature, stimulent la créativité, poussent les individus à s'affirmer, amènent à se confronter aux autres (au sein des ateliers ou lors d'une présentation publique) et c'est ainsi qu'elles agissent comme tremplin pour tenter d'enrayer le processus de désaffiliation et le remplacer par un cercle vertueux de reconstruction individuelle.

Il convient toutefois d'accompagner également la sortie de projet afin de ne pas créer de rupture lorsque cette dynamique positive est relancée. L'après-restitution publique est un moment où le sentiment d'abandon peut réenclencher une spirale négative. La dynamique collective est donc poursuivie par d'autres rendez-vous, toujours aussi réguliers, qui continuent à rassembler le groupe et à les orienter peu à peu vers d'autres endroits d'engagements : associatifs, culturels, artistiques, professionnels...

Les pratiques artistiques et culturelles ont donc une capacité à être vecteur d'inclusion, à condition de placer les participant.es au centre, de leur donner un objectif de travail structurant, d'accompagner socialement leur évolution tout au long du projet, et de préparer la sortie de projet et le transfert du cercle vertueux enclenché vers une autre sphère, sociale, culturelle, artistique, ou professionnelle.

Crédit photo : Danse à tous les étages

Contact : www.danseatouslesetages.org



Cordées Cordage, un projet qui change la vie | Hennebont



Havin

Pouvez-vous nous présenter votre parcours ?

Havin n'a que 13 ans quand elle plonge en 2021 dans le projet « Où sont les filles de Kerihouais ? En mer ! », porté par l'association Cordée-Cordage présente dans son quartier. Elle ne se doute pas encore qu'elle s'apprête à vivre un chapitre marquant de sa vie, au sein d'un groupe de jeunes filles. Un voyage sur les flots de l'adolescence raconté dans un livre et un film. Plus qu'un projet, cette aventure humaine l'a menée à la rencontre de la mer, des autres, d'elle-même...

J'ai 16 ans. Je suis en première, dans un lycée lorientais, en ST2S, c'est-à-dire Sciences et Technologies Sanitaires et Sociales. Plus tard, je voudrais être infirmière, aux urgences. J'aime l'adrénaline ! Je suis une personne drôle, à l'écoute, curieuse. Je suis d'origine kurde, c'est ma fierté. Mes parents viennent de Turquie. J'habite à Hennebont depuis ma naissance, dans le quartier Kerihouais. Pour le décrire aujourd'hui, j'ai l'impression que mon quartier a fané, qu'il a perdu ses couleurs. Quand j'étais petite, je le trouvais multicolore. J'ai souvenir qu'on était tous ensemble, qu'on faisait de la corde à sauter. Aujourd'hui malheureusement, je ressens surtout des embrouilles, des bagarres. Mais j'ai une très bonne amie ici, elle s'appelle Iman. Elle aussi a participé au projet de Cordée Cordage. Cette association aide les jeunes en les faisant sortir de

ce qu'ils font d'habitude. Elle leur fait découvrir des choses. Le projet « Où sont les filles de Kerihouais ? En mer ! » a été créé pour que nous, les filles de Kerihouais, sortions de notre confort, que l'on découvre la mer, que l'on rencontre des personnes. Libéra, la coordinatrice, nous a dit qu'on allait faire des sorties en bateau.

Pouvez-vous nous parler de votre participation au projet « Où sont les filles de Kerihouais ? En mer ! »

La première fois que nous nous sommes retrouvées, on a rencontré Marie, qui s'occupait du journal de quartier. Elle nous a proposé de réaliser des interviews, puis d'écrire un livre. On a rencontré

Liz pour le dessin, Julien pour la vidéo, Sonia et Malika du festival « Les Aventuriers de la Mer »... Nous avons fait des sorties en bateau, du bénévolat. On s'est occupées des enfants. Mon meilleur souvenir, c'est le voyage sur le bateau. La mer pour moi se limitait à la plage... On essayait de cohabiter avec les autres, de s'adapter aux différents modes de vie. Je me suis rendu compte que les autres ne vivaient pas comme moi, ne cuisinaient pas comme moi... L'ambiance était incroyable. Gireg, de l'association Cordée Cordage dansait, c'était drôle ! On se joignait à lui. Les petits-déjeuners ensemble, se lever le matin et voir la mer, c'est inoubliable...

Au final, le projet s'est transformé en tout un chapitre de notre vie. C'est devenu plus grand que ce que l'on pensait. Une expérience gravée dans notre tête pour toujours. Nous pensions participer à quelques activités pendant un an, mais en fait Libéra



nous a entraînées dans un projet pendant trois ans ! Nous avons réalisé notre propre livre *Au-delà de la mer*, et notre propre film *Les jeunes filles et la Mer...* C'était un bel épisode.

Nous avons appris à connaître le monde de la mer. Il n'est pas comme on le voyait, il est plus vaste, au-delà de la plage. J'ai découvert qu'il y avait quelque chose de plus beau, après. C'est une sensation extraordinaire. J'ai appris à connaître et m'adapter aux autres. J'ai compris qu'on ne vivait pas tous de la même manière.

Qu'avez-vous appris à travers le livre et le film qui racontent cette aventure ?

C'est intéressant de pouvoir s'exprimer sur ce que l'on a fait. Nous avons pu sortir de notre quotidien, et en le partageant, je me dis que cela peut pousser les autres à sortir de leur routine, eux aussi, à oser découvrir. Pour eux aussi, la mer est vaste. C'est un monde. Un grand monde, un autre monde. Cela nous a inspiré le livre et le film. On a appris qui on était réellement, à s'affirmer. Parler de soi, être à l'aise à l'oral. Quand nous écrivions, j'avais l'impression qu'on n'était pas toujours concentrées. Mais quand j'ouvre le livre, en fait je me rends compte que nous



avons vécu de grands moments. Cela me rend parfois nostalgique. On pouvait se retrouver entre filles et échanger sur ce que nous vivions, sur notre rapport aux garçons, nos questionnements. On retrouve cela dans le livre. Dans le film, on s'exprimait sur nous-mêmes, sur notre vie, d'où l'on vient. C'est comme si on se découvrait. Ce qui était frustrant c'était de ne pas mettre toutes les images... Il fallait sélectionner. On s'est rendu compte que notre image ne s'arrêtait pas à qui on était dans le quartier. Avant, on restait dans notre bulle. On a appris à s'exprimer vis-à-vis des autres. J'étais heureuse et fière de présenter notre livre et notre film et de partager cette expérience.

“ On a appris qui on était réellement, à s'affirmer. Parler de soi, être à l'aise à l'oral. Dans le film, on s'exprimait sur nous-mêmes, sur notre vie, d'où l'on vient. C'est comme si on se découvrait.

Quelques années après cette expérience, qu'en avez-vous gardé ?

C'est utile et ce le sera toujours. Plus tard, quand j'aurai des enfants, je leur ferai découvrir ce que j'ai appris. Je ne vais pas les priver de cela ! Dans notre CV, aussi, ce projet peut être facilitant. Je me rends compte que j'ai plus d'expérience que certaines personnes de mon âge. Si je passe mon BAFA, cela peut ajouter un plus. Aussi, à l'oral, pour le bac, je sais que je me sentirai à l'aise de parler devant des inconnus. Par exemple, avec le lycée, nous sommes

partis dans un autre lycée pour simuler un parlement européen. Nous avons pris la parole, avec mon amie Iman, on était à l'aise. Je me souviens que nous avons fait des exercices au théâtre, dans le cadre du projet. Aussi, nous n'avions pas souvent notre téléphone. Libéra nous l'enlevait pour que nous restions connectées au moment présent. J'y pense encore... Je recommanderai ce genre de projets les yeux fermés. Allez-y, foncez sans hésitation ! Vivez le moment présent !

Vous avez été dans plusieurs lieux culturels, au cours du projet. Avez-vous changé de regard sur ces lieux, sur la culture ?

Oui, avant je voyais ces endroits comme des lieux ennuyeux où je n'allais rien trouver d'intéressant. Mais nous avons pris l'habitude d'aller à la médiathèque, au théâtre, avec Libéra. Et nous avons vu des choses extraordinaires. Je me souviens d'une pièce sur les filles et une autre sur les garçons. Aussi, nous avons été au festival « Les Aventuriers de la Mer » à Lorient, et au Festival du Film Insulaire sur l'île de Groix pour présenter notre livre et notre film, et nous avons fait des projections et séances dédiées dans des médiathèques, librairies, cinémas... Au début, c'était stressant, de parler devant le public, mais on s'est lancées. Je me sens moins timide aujourd'hui, dans ces endroits et dans la vie.

Propos recueillis par Marie Fidel

Contact : www.cordeecordage.blogspot.com





3.

**Cultiver la mémoire
des quartiers
populaires**



« Des quartiers sans histoire(s) ? » Usages mémoriels et politique de la ville.



**Thibault
TELLIER**

Historien, Thibault Tellier est Professeur des universités à Sciences-Po Rennes. Il est spécialiste des politiques de la ville au XXe siècle ainsi que de l'histoire du logement social et de la banlieue.

Il est notamment l'auteur de *Humaniser le béton* (2022), *L'Enfant de la Courneuve* (2024), *Histoire de la banlieue* (2024).

Peut-on faire l'histoire du logement ordinaire ? Peut-on évoquer les quartiers inscrits dans les dispositifs de la politique de la ville autrement que sous l'angle de la rénovation urbaine et des violences urbaines ? Peut-on faire une histoire par le bas, c'est-à-dire non pas du point de vue des décideurs publics, mais des acteurs locaux ? Celle qui avait été entreprise par Roger-Henri Guerrand dont Annie Fourcaut écrivait qu'il était « un historien de la vie ordinaire en milieu urbain »¹. Depuis plusieurs années, on constate dans l'historiographie, notamment urbaine, un regain d'intérêt pour une approche populaire des sujets traités. Ont été publiées une *Histoire populaire de la France* (Gérard Noiriel-Agone-2018), ainsi que plusieurs monographies qui ouvrent de nouvelles perspectives

¹ Annie Fourcaut, Préface à Roger-Henri Guerrand, *Les origines du logement social en France*, réédition, Paris, Éditions de la Villette, 2010.

Les quartiers ordinaires entre histoire et mémoire

de recherches comme *Histoire populaire de Nantes* sous la direction d'Alain Croix (Presses universitaires de Rennes-2017). Il paraît donc envisageable d'aborder l'histoire des quartiers inscrits en politique de la ville ainsi que celle de la mémoire collective qui s'y rapporte, autrement que par l'étude des dispositifs de la politique publique. C'était d'ailleurs l'une des préconisations qui figurait dans le rapport de préfiguration en vue de la création d'un Comité d'histoire de la politique de la ville remis à la ministre de la Ville Nadia Hai (Thibault Tellier-2022).

Traiter de l'histoire et de la mémoire des quartiers de la politique de la ville suppose toutefois de se poser un certain nombre de questions. Il convient tout d'abord de définir les enjeux qui s'y rapportent en faisant le distinguo entre ce qui relève de l'histoire et de la mémoire (Part. I). Il importe ensuite de s'intéresser à la finalité d'une telle démarche. Si l'on considère avec Antoine Prost que l'histoire est une pratique sociale², il est nécessaire de s'intéresser aux enjeux sociaux liés à leur mémoire spécifique qui dépasse de loin leur acte de création. Celle-ci étant bien souvent le fruit d'une décision technocratique, et non d'un processus de développement inscrit dans la longue durée. L'objectif social est essentiel : tenter d'inverser les codes des représentations qui pèsent sur ces quartiers (Part. II). Enfin, la question de la méthodologie apparaît fondamentale dans la mesure où il s'agit de sédimer une mémoire partagée et durable, et non de se livrer à un exercice qui pourrait se limiter au temps d'une opération de rénovation urbaine par exemple (part. III).

On entend par *quartier ordinaire* des quartiers nés au temps des Trente glorieuses et qui sont pour l'essentiel nés d'une décision technocratique prise par les instances nationales en charge de la construction. Ils n'ont donc pas traversé les affres de la grande Histoire, ils n'ont pas été confrontés aux vicissitudes mémorielles comme c'est le cas pour certains quartiers des villes anciennes. Leur inscription territoriale témoigne d'ailleurs d'un caractère souvent a-historique puisque beaucoup de ces nouvelles constructions ont reçu soit des dénominations numériques (A,B,C..) soit des appellations génériques. Les choix toponymiques, en plus de l'éloignement géographique, ont contribué à soustraire ces territoires à tout régime d'historicité. On observe aussi bien souvent une coupure avec ce que l'on appelle « l'ancien village ». C'est le cas par exemple à Sarcelles ou à Cergy. Dès lors pourquoi s'y intéresser du point de vue historique, si ce n'est que comme le témoignage de la politique mise en œuvre par l'État au cours des années 1965-1975 ? On notera d'ailleurs que la grande entreprise éditoriale intitulée *Les lieux de mémoire* publiée entre 1984 et 1992 sous la direction de Pierre Nora n'évoque guère ce type de lieux, Sarcelles par exemple, pouvant se rattacher à la grande histoire du logement social en France et à son développement³.

Cette invisibilité éditoriale appréhendée sous le prisme de l'Histoire et de la mémoire connaît un premier tournant au début des années 2000. C'est en 2001 que les ministères de la Culture et de la Ville s'entendent pour mettre en place un programme de recherches sur le thème de l'histoire de la

² Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, Coll. Points, 1996, p. 13.

³ Il faudra attendre l'ouvrage dirigé par Michel Winock et Olivier Wieviorka *Les lieux de l'histoire de France* publié chez Perrin en 2017 pour que Sarcelles, plus précisément son grand ensemble, fasse l'objet d'une notice.

politique de la ville et de la mémoire qui s'y rapporte. Si cette collaboration répondait aux attentes exprimées par les archivistes municipaux lors de leur congrès tenu l'année précédente à Toulouse sur le thème « Archives et Politique de la ville », il marquait également la volonté de la Délégation interministérielle de la ville (DIV) de soutenir ce type de démarches engagées au plan local. Il en sortira notamment un colloque intitulé « Villes et mémoires » dont les actes ont été publiés en 2004.

Dès lors, un certain nombre de démarches mémorielles ont été engagées dans certains quartiers de la politique de la ville. Il convient toutefois de rappeler que recueillir la mémoire de ces derniers et en faire l'histoire sont deux entreprises distinctes, même si elles peuvent, et surtout doivent se recouper. Faire l'histoire d'un quartier suppose d'entreprendre un travail de recherches reposant sur une exploration archivistique complétée le cas échéant de recueils de témoignages oraux (RTO). Cela suppose également de replacer l'évolution du dit-quartier dans l'histoire plus globale des politiques urbaines menées en France durant le XXe siècle, ainsi que dans celle de l'évolution du pays tout entier. On ne comprend pas la création de millions de logements au cours des Trente glorieuses si on ne remet pas en perspective les choix qui ont été faits avec le développement économique de la France à cette époque et la volonté de moderniser la société toute entière. Surtout, ce type de travaux évite de conférer à l'histoire des quartiers une vision téléologique.

Le travail de mémorialisation, s'il s'appuie sur un corpus historique, s'établit, lui, sur d'autres règles : il s'agit de construire un récit public basé sur le recueil de témoignages qui sont ceux des usagers du quartier (ce qui n'enlève pas l'idée d'avoir recours à la parole des décideurs publics). L'usage mémoriel qui peut en

être fait contribue à nourrir d'autres représentations que celles habituellement en usage pour cette catégorie urbaine que sont les quartiers inscrits en politique de la ville. Il permet aussi d'envisager un avenir plus confiant dès lors que l'on démythifie l'histoire de ces quartiers et qu'on leur restitue leur véritable histoire. Un tel choix suppose toutefois une approche polyphonique. C'est-à-dire un ensemble non hiérarchisé de voix et d'expressions. L'opération de mémorialisation qui s'en suivra sera certes plus difficile puisqu'il s'agira d'intégrer des éléments hétérogènes et parfois même contradictoires, mais elle permettra de combattre les représentations stéréotypées et facilitera l'attachement ainsi que le sentiment d'appartenance citoyenne au quartier.

Comme l'écrit Sébastien Ledoux, il s'agit bien de « faire de la mémoire un devenir du passé ». De ce point de vue poursuit-il, le processus de mémorialisation consiste à opérer « une mise en récit public du passé pour le présent et l'avenir d'une collectivité »⁴. Il convient dès lors de poser la question du bénéfice pour les quartiers inscrits en politique de la ville d'engager l'écriture d'un récit urbain qui leur soit propre. Il s'agit de *dire l'histoire de ces quartiers*, ou mieux encore, de *les laisser dire leur histoire*.

Quel récit urbain pour ces quartiers ?

L'histoire de ces quartiers, inscrits en politique de la ville ou non, souffre encore aujourd'hui de représentations négatives. Cela remonte en fait au XIXe siècle lorsque les faubourgs puis les banlieues en gestation ont fait irruption dans l'impensé national. Ces dernières sont alors devenues le réceptacle des

⁴ Sébastien Ledoux, *Histoire et mémoire (s)*, Documentation photographique, Dossier 8160, CNRS Édition 2024, p. 5.

peurs sociales qui se sont transformées au fil du temps mais sont restées extrêmement prégnantes jusqu'à aujourd'hui⁵. Engager dès lors un travail de mémoire sur un quartier qui est avant tout apparu jusqu'alors sous le prisme de la rénovation urbaine peut contribuer à forger une identité collective nourrie autrement que par le regard extérieur et institutionnel. Trop de ces quartiers apparaissent encore aux yeux de l'administration comme la somme finale de statistiques permettant d'établir la géographie prioritaire qui définira leur statut. De plus, trop souvent, l'analyse n'est abordée que du point de vue de la dégradation du quartier (les indicateurs concernant le chômage, la délinquance ou encore l'échec scolaire) et non pour ce qu'il est lui-même, à savoir d'abord une aventure humaine inscrite dans la durée.

Faire l'histoire d'un quartier et en établir le récit mémoriel permet ainsi de rappeler en quoi ils sont avant tout le fruit d'un développement social qui appartient avant tout peut-être aux habitants eux-mêmes. Ce qui ne doit bien évidemment pas faire passer sous silence les tensions et les difficultés qui ont aussi émaillé son cheminement. La question des trajectoires résidentielles est ici absolument centrale dans la construction du récit urbain. Quelles sont les stratégies qui ont été mises en place ? Peut-on définir des séquences chronologiques ? Question peu abordée par les historiens eux-mêmes, la question de la désirabilité du quartier est importante dans la mesure où elle touche à celle de l'estime de soi-urbain. Il convient aussi de s'interroger sur les mécanismes concernant la notion d'inscription dans l'espace urbain ainsi que d'appropriation de l'habitat tel qu'il est.

À cet égard, le regard des habitants concernant la destruction de tours et de barres est bien souvent

ambivalent comme l'a rappelé récemment une émission de France culture consacrée à la politique de la ville. D'un côté, ils se sentent soulagés par la disparition de logements qui, à bien des égards, pouvaient apparaître comme une marque de distinction négative. Mais d'un autre côté, ils peuvent également développer une forme de nostalgie en raison précisément de leur passage dans ces logements et aux souvenirs qui s'y rattachent. Le récit urbain peut précisément permettre une prise de recul qui n'empêche pas l'appropriation sensible.

Le travail sur la mémoire est d'autant plus urgent que la création des quartiers concernés remonte bien souvent aux années 1960-1970. Ce qui fait désormais plus d'un demi-siècle. Il y a donc urgence à mettre en place des collectes de témoignages oraux qui doivent notamment faire la part belle aux récits de vie, parfois teintés de témoignages et de confidences intimes. Le recours à la littérature et au cinéma est également envisageable. Restituer la mémoire du quartier par les habitants, c'est également identifier les formes de mobilisation collective qui se sont développées au fil du temps. Dans un certain nombre de cas, on constate que certains dispositifs de participation ont été précédés d'expérimentations lancées parfois par les habitants eux-mêmes, ou par le biais d'un réseau associatif déjà établi. Autour d'un centre social par exemple. Dans certains cas, il peut aussi s'agir de formes de solidarités informelles qui contribuent aussi à établir l'idée de l'existence d'une communauté résidentielle. L'usage des tiers lieux comme incubateur du recueil de mémoire apparaît comme une piste de travail.

Cela passe également par des choix en matière de recueil de la mémoire. S'il existe bien un collectif urbain repérable, celui partagé par tous sur un même territoire, il convient aussi de s'intéresser aux vagues spécifiques de peuplement de ces mêmes territoires. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle un

⁵ Thibault Tellier, *Histoire de la banlieue*, Perrin, 2024.

travail de recherches historiques préalables s'avère indispensable. Ceci, afin précisément de déterminer les grandes étapes de développement des quartiers qui sont étudiés. À cet égard, produire un récit social partagé peut aussi contribuer à une forme apaisée du débat concernant l'avenir partagé de ces quartiers. L'appréhension de la question migratoire apparaît alors dans la plupart des cas nécessaire afin de démystifier certaines représentations. Mais surtout, il s'agit de renforcer l'identité sociale de ces quartiers.

À partir des années 1980, le destin de certains quartiers se confond avec la mise en œuvre des premières procédures de la politique de la ville que l'on appelle alors « développement social des quartiers ». Son appréhension se fait essentiellement sous le prisme de l'exclusion sociale et des violences urbaines, ainsi que des solutions choisies par les pouvoirs publics pour tenter d'éradiquer ces maux. Le choix du zonage contribue également quelque part à les différencier du traitement urbain et social qui s'applique partout sur le territoire national. Ils deviennent en quelque sorte le manifeste de la fracture territoriale qui s'opère en France depuis la fin des Trente glorieuses.

Surtout, ces quartiers ne semblent plus en mesure d'exister autrement qu'au travers des dispositifs d'action publique successifs qui sont mis en œuvre jusqu'aux contrats de ville actuels. On doit donc s'interroger sur un effet collatéral de la politique de la ville qui a consisté à faire de ce type de quartiers des territoires zonés d'action publique avant d'être des territoires vécus par les habitants eux-mêmes. Il s'agit en fait de sortir de l'objectivation de ces territoires par un chemin autre qui s'appuie davantage sur le potentiel humain local. L'établissement d'un récit urbain peut tout à la fois permettre de faire émerger une mémoire collective

qui soit en capacité de dépasser les lignes de marquage administratif traditionnelles, mais aussi de donner aux habitants, par leurs marques de passé reconstituées, une véritable envie de participer au changement urbain en cours.

L'une des fonctions du recueil de mémoire peut en effet consister à accroître la légitimité des habitants en matière de participation aux opérations de rénovation urbaine. Les récits historique et mémoriel agissent comme une forme de légitimation supplémentaire en faveur de celles et ceux qui sont en quelque sorte les gardiens de cette mémoire retrouvée. Ce qui suppose aussi de définir une méthodologie susceptible de répondre aux interrogations que peuvent susciter de telles opérations. Établir un récit urbain à partir de bases mémorielles ne s'improvise pas et peut même s'avérer contre-productif si l'on ne définit pas certaines règles.

Quelle méthodologie ?

Le questionnement peut s'articuler autour de trois grandes thématiques : comment faire la part entre l'histoire et le recueil de mémoire d'autre part ? Comment appréhender et rendre compte du creuset social que représente la population locale et qui suppose le dépassement d'un récit académique ? Enfin, comment assurer la transmission générationnelle des recherches qui sont menées ?

À cet égard, le rôle des collectivités locales, à commencer par les villes, s'avère tout à fait déterminant. Il leur appartient tout d'abord de déterminer un projet structurant qui ne soit pas forcément celui uniquement du quartier concerné, mais qui doit le relier à l'échelle de la ville. Dans certains cas, ce travail de couture urbaine fine peut

être mené à l'échelle de l'agglomération. C'est le cas par exemple à Dunkerque où le service des archives se situe désormais à l'échelle intercommunale. Ce qui permet une appréhension des enjeux ainsi que de la compréhension urbanistique à un niveau plus global et surtout plus interactif. Et ainsi, se détacher de représentations propres aux quartiers composés, en majorité, d'habitat social. Il s'agit aussi de mettre en place des équipes pluridisciplinaire afin de mener à bien ces projets.

L'origine sociale des habitants apparaît bien souvent comme le nœud des questionnements qui vont, au fil du temps, se développer. Outre l'apport extérieur qui peut s'incarner par la contribution des services d'archives ou bien des Conseils d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement (CAUE) qui accompagnent les acteurs du territoire, il est aussi important d'associer également les structures qui oeuvrent au quotidien dans les quartiers concernés. C'est le cas en particulier des centres sociaux qui, par leur ancrage au sein de la longue histoire de l'éducation populaire, possèdent un savoir faire certain pour mener ce type d'opération. Cela doit aussi permettre justement de ne pas céder au risque d'une recherche trop administrative, trop normée.

Enfin, il faut également se poser la question de la transmission générationnelle. Bâtir un projet mémoriel doit bien sûr se faire avec celles et ceux qui ont vécu cette histoire, mais doit aussi avoir pour ambition de laisser une trace auprès des populations les plus jeunes. Pour cela, il est donc important de pouvoir associer les établissements scolaires à la démarche entreprise. Ces derniers sont bien souvent un vecteur important, pour ne pas dire essentiel, de la vie du quartier. Appréhender ce qui a été fait, pourquoi et comment on continue à le faire, apparaît alors comme une condition de réussite pour

le développement social et citoyen des générations futures appelées à vivre dans ces quartiers qui ont, chacun en propre, leur histoire.

L'inscription de la dimension mémorielle dans l'histoire signifie l'inscription de la vie de ces quartiers dans un véritable projet : envisager un futur commun, offrir une vision partagée.

Crédit photo : Café Prod - Archives



Quartiers et théâtre populaires. Le théâtre du Grain | Brest



**Lionel
JAFFRÈS**

Metteur en scène, auteur, comédien et directeur artistique de nombreux travaux du Grain, Lionel Jaffrès est attaché à l'émergence de la parole individuelle et collective, permettant à celles et ceux qui la formulent d'accéder à une réflexion émancipatrice.

Depuis plus de vingt ans, nous travaillons avec des ouvriers, chômeurs, réfugiés, enseignants, artistes de différentes disciplines, climatologues, sociologues, anthropologues, philosophes, éducateurs, collégiens, étudiants, habitants de quartiers populaires... Chacun-e à sa manière, à son échelle, témoigne d'une complexité humaine et d'une expertise. Nos écritures s'inspirent de ces rencontres et de ces confidences, nous écoutons ces différentes manières de regarder le Monde et d'agir sur celui-ci. Nous nommons cette démarche « écritures scéniques du réel ».

Le (théâtre du) Grain est impliqué au Maquis, lieu d'éducation populaire et de création artistique à Brest Saint-Pierre. De cette implantation, nous tentons de tisser des liens au long cours avec des structures et habitant.es de plusieurs quartiers populaires : Kerourien, Kergaouyat, Valy Hir, Quéliverzan, Keredern... Ainsi, plusieurs projets

culturels et artistiques ont été menés depuis une dizaine d'années : TraversCité (haltes artistiques à travers plusieurs espaces urbains), le festival Obliques (programmations artistiques dans des lieux non dédiés), les belles histoires de Kerourien (fête des cinquante ans du quartier et spectacle monumental), Fenêtres Ouvertes (programmation chaque semaine de l'été dans un quartier différent - Cinquième édition en 2024).

Grâce à cette expertise acquise au long cours, Brest Métropole Habitat a confié au Grain et à son metteur en scène, Lionel Jaffrès, l'écriture et la mise en scène d'un spectacle monumental retraçant 100 ans d'histoire du logement public et social à Brest. Ainsi, 8000 spectateurs ont pu assister à l'une des trois représentations du spectacle *HABITÉS !* à Brest Aréna en 2022. Cette création composée de théâtre, danse, musique et chant, vidéo mapping a pu traverser les grands moments d'une Histoire propre à la ville de Brest. À travers une fiction écrite par Maïna Madec, Morgane Le Rest, Lag et Kris, le spectacle nous entraîne dans de multiples rebondissements et propose des surprises à celles et ceux qui apprécient Brest et son Histoire. Rosa

et Souleymane, deux jeunes Brestoises, se retrouvent pris au piège d'un mystérieux jeu de rôle. Ils doivent faire face à des épreuves au sein desquelles l'histoire de Brest et, particulièrement de son logement social remonte à la surface. On y rencontre les aïeux de Rosa ayant traversé les différentes époques, de la création de l'office en 1922 à aujourd'hui, en passant par la guerre, les baraques, Brest debout. Jo, un mystérieux gardien d'immeuble semble détenir les clés de ce qui ressemble à un grand Escape Game. Une cinquantaine de professionnel.les ainsi qu'une centaine d'habitant.es ont travaillé pendant plusieurs mois sur ce spectacle XXL.

L'implantation sur un territoire hors du centre-ville à travers plusieurs expérimentations culturelles, artistiques et festives ont permis une connaissance fine des enjeux de certains quartiers partenaires ainsi que des relations privilégiées sur plusieurs années avec des habitant.es. Ces « complices » contribuent activement aux différentes actions en étant acteurs, organisateurs, cuisiniers, techniciens. Ainsi, les différents processus permettent les rencontres, les échanges et les liens entre personnes de différents quartiers.



Crédit photos : Eric le Cadre



Café Prod, Capteur d'histoires. Nantes



Sophie
RAZAVI

Quels sont les objectifs de votre association Le Café Prod ?

Avec l'association Café Prod, la réalisatrice Sophie Razavi et son co-réalisateur Karim Bouheudjeur capturent les mots et les images pour conserver l'histoire sociale de places disparues du quartier de Bellevue. Au-delà de la mémoire affective, c'est un véritable savoir historique qui est sauvegardé à travers la voix des habitants et les archives formelles et informelles.

Café Prod est une association militante, montée par des anciens de Télénantes, qui a pour but de mettre l'audiovisuel au service des quartiers populaires, de promouvoir une autre image, pour et par les habitants. Samuel Argentier, co-fondateur, a un ancrage particulier avec le quartier Bellevue, où il a grandi. Il a eu envie d'explorer, de mettre l'audiovisuel au service des associations et des habitants pour leur donner une visibilité et diffuser une autre image du quartier que celle qui domine dans les médias. Lors des projections, le public a vu l'intérêt de la démarche, et les commandes ont commencé. Voilà comment nous avons été appelés pour réaliser un court-métrage documentaire sur la place des Lauriers en 2019 puis un plus long format

sur la place Mendès-France, intitulé « La place centrale », en 2020, dans le cadre du renouvellement urbain du quartier. Personnellement, je travaille comme intermittente dans le cinéma et du point de vue militant, je m'investis comme co-réalisatrice au Café Prod, avec Karim Bouheudjeur, qui comme Samuel, a lui aussi un lien avec Bellevue.

Pouvez-vous nous présenter vos actions ?

A Café Prod, aucune année ne ressemble à une autre. Parfois, nous collaborons avec des associations sur des projets de courts-métrages. D'autres fois nous faisons des reportages sur des événements. Ce que nous produisons fait l'objet de projections, qui suscitent de nouveaux projets. Depuis quelques années, nous avons lancé des ateliers auprès des 16-25 ans, pour leur apprendre les pratiques audiovisuelles et rencontrer des professionnels. Lors du documentaire sur la Place des Lauriers qui allait être démolie avec la rénovation urbaine du quartier Bellevue, nous connaissions les personnes qui ont témoigné, directement ou via les



associations ancrées dans le quartier. D'abord, nous les rencontrons sans caméra, pour discuter du projet et commencer à préraconter. La deuxième fois, on sortait micros et caméras en petit comité, pour que la personne soit à l'aise. Ces documentaires ne se font pas sans la confiance. Nous voulions montrer une diversité de profils, d'origines et raconter comment une certaine majorité avait vécu cet espace. Une histoire englobante, collective.

Pourquoi est-ce important de cultiver la mémoire dans ce territoire, avec ces habitants ?

Lors des projections, les bénéficiaires se voyaient dans le retour du public. C'est rassurant pour eux qu'il reste une mémoire collective d'un lieu disparu. Nous laissons le documentaire en accès libre sur internet, alors ils peuvent montrer à tout moment que cela a existé, que cela ne reste pas dans la solitude de leur mémoire. Mais au-delà de réchauffer le cœur des habitants après le phénomène de « tabula rasa » de la rénovation urbaine, les archives et récits sous forme audiovisuelle témoignent de 40 ans de la vie d'un lieu.

Ce qui nous a intéressés, place des Lauriers et place Mendès-France, c'est le lien entre un projet d'urbanisme pensé sur un quartier et la manière dont les habitants détournent l'usage de ce lieu. Par exemple, un parking a été fermé pour éviter que les jeunes fassent des bêtises, mais cet endroit était aussi le lieu des rendez-vous galants. La méconnaissance de ces sociabilités d'usages entraîne des politiques urbaines ratées.

“ *Ce travail sur la mémoire offre une autre manière de regarder un lieu que celui véhiculé dans les médias, de comprendre ce qui l'a construit et ce qui a été capable de s'inventer par des gens qui osent.*

L'histoire et la mémoire des habitants sont tellement plus riches, fortes et diversifiées... En filmant les gens, j'ai découvert des choses que je n'avais jamais lues dans les livres d'histoire. Il m'arrivait de filmer pendant quatre heures, ce qui entraînait un travail de montage gigantesque ! Mais c'était important, au-delà du documentaire, de conserver le maximum de souvenirs. Les anciens détiennent un regard et un savoir précieux sur le lieu qui mériterait d'être connu des universitaires. Le savoir se crée lors des entretiens, lorsqu'on les filme. Cela va au-delà du souvenir qui réchauffe les cœurs.

En quoi l'outil cinématographique permet-il de cultiver la mémoire d'un lieu et d'accompagner le sentiment de nostalgie ?

Objet démocratique, l'audiovisuel permet de capturer la voix des gens et leur histoire et de rendre visibles la mémoire et les images d'archives. En plus des témoignages d'habitants, nous avons effectué un travail important de recherches d'archives photos et vidéos de la place des Lauriers. Nous avons puisé dans le travail de Samuel qui filme le quartier depuis plus de 20 ans, et dans les vieilles VHS des camarades associatifs du quartier. Place Mendès France, les seules photos trouvées venaient de la Chambre du commerce et de l'industrie, de plans annotés au fond d'un dossier et de quelques archives personnelles. Dans les archives institutionnalisées (INA), nous avons trouvé surtout des faits divers. Heureusement



qu'il y avait les reportages de l'église ! La mémoire visuelle des lieux est volatile. Je pense à la fameuse pataugeoire qui accueillait tous les rituels de l'été aux beaux jours. Nous n'en avons trouvé qu'une photo. Les gens se rendent compte qu'ils habitent un territoire qui change tellement vite, que c'est précieux de faire des photos, de filmer, sinon ils vont avoir l'impression d'une page blanche.

Par rapport à la nostalgie, l'idée serait d'intégrer davantage de parole de la jeunesse qui est dans le présent, qui ne vit pas dans le « c'était mieux avant ». Leurs aînés vont raconter une époque de société très forte. La place n'est plus comme avant, ils ont un sentiment ambivalent : comme c'était mieux avant, c'est triste, alors autant que la place change et n'existe plus. On ne peut guérir ce sentiment, mais on peut leur permettre de déposer leurs souvenirs et faire exister cette parole quelque part.

“ *La culture est un endroit où chacun, parce qu'il a une sensibilité, peut produire du beau.* ”

Dans le documentaire « Place des Lauriers », un habitant dit : « C'est comme cela qu'on développe le quartier, avec l'art, le cinéma, la musique, le dessin... c'est par la culture qu'on va sortir du quartier à un moment ou un autre... ». C'est la génération des années 90, qui voyait la culture comme un moyen d'être regardé différemment, non plus comme des pauvres, des migrants, des délinquants en puissance, mais des gens qui produisent de la culture. Vivre une autre expérience, faire dévier la trajectoire enfermante des sociologues. Avec cette idée, tu fais tomber le cliché. Puis les autres générations ont suivi et se rendent compte que



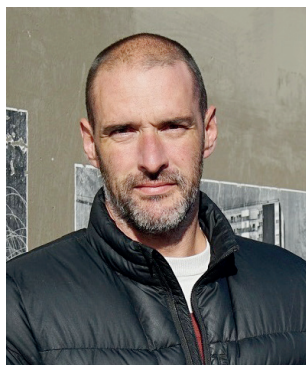
le combat reste aussi social et économique. C'est ce que nous renvoient les associations présentes aujourd'hui. La culture fait respirer, mais les priorités sont les maraudes et le soutien scolaire. Il ne faut pas oublier cela. Quelques-uns vont s'en sortir avec la culture, mais c'est un domaine où il y a beaucoup d'appelés pour peu d'élus. Heureusement que le beau est accessible à toutes les classes sociales. La culture est un endroit où chacun, parce qu'il a une sensibilité, peut produire du beau. La pratique culturelle donne du recul et permet de s'armer face à l'adversité, d'articuler nos problèmes avec des enjeux sociaux.

Propos recueillis par Marie Fidel

Crédit photos : Café Prod et images d'archives



Le projet « Balzac en Clair-Obscur » raconte la transformation du quartier. Saint-Brieuc



Mickaël
GOURÉ

Pouvez-vous nous présenter le projet Clair-Obscur ?

Passionné de photographie, Mickaël Gouré est animateur multimédia à la MJC du Plateau de Saint-Brieuc. Spécialiste des techniques numériques, il anime le club photo qui propose chaque année une nouvelle thématique de travail à ses membres. En 2021-2022, le projet concernait la démolition des tours Balzac, grands ensembles emblématiques de la ville, situés à proximité de la MJC.

Le club photo a été lancé il y a une dizaine d'années. Aujourd'hui, il y a quasiment autant d'hommes que de femmes, dans une tranche d'âge allant de 16 à 62 ans. La moitié des habitants viennent du quartier prioritaire Le Plateau – Europe - Balzac et l'autre moitié sont des habitants d'autres quartiers. C'est un club convivial, qui n'est pas élitiste, chacun peut y participer, chacun vient y chercher une bonne ambiance et partager une expérience artistique ensemble. Il ne s'agit pas uniquement d'un cours de photo. L'objectif est aussi de partager une aventure de sortie et de créer du lien entre les membres. En 2021, la prévision de la démolition des tours de Balzac était un événement très important sur le quartier. L'idée est venue d'essayer de témoigner à travers la photographie de

cette transformation urbaine et de la suppression, de ce qui, physiquement, représentait toute une tranche de vie pour beaucoup de personnes. L'idée était d'en rendre compte d'une façon artistique.

Construites en 1965, les 4 tours Balzac venaient répondre aux besoins croissants de logements. Avec leurs 10 étages, elles offraient alors le confort moderne et des vues imprenables sur la baie de Saint-Brieuc. Devenues vétustes, 2 des tours ont été détruites en 2021 (les 2 autres ont été déconstruites en 2023). Certains des participants ont habité étant jeunes ou enfants dans ces tours et la plupart connaissent bien le quartier.

Le Club photo est ouvert le soir de 19h à 21h, donc l'idée est venue de faire du clair-obscur avec peu de lumière. Nous avons des lampes assez puissantes pour apporter un peu d'éclairage, donner du contraste et de la perspective, pour qu'il ne fasse pas complètement nuit sachant que c'était l'hiver, puisqu'on a commencé en octobre jusqu'en février. Les personnes ont dû être vraiment très engagées dans cette participation car, étant donné le créneau horaire, les conditions climatiques n'étaient pas des plus agréables.

Quand l'idée a été proposée, les participants ont été tout de suite emballés par les multiples facettes qui rendaient ce projet intéressant à travers la photographie, à travers le témoignage, à



travers le fait de vivre cette transformation. Semaine après semaine, on voyait au fur et à mesure, la déconstruction de l'équipement. Contrairement à une démolition par explosifs, les tours ont été au fur et à mesure « grignotées » par une sorte de machine articulée, qui cassait, qui coupait.

Comme le souligne une habitante dans une vidéo Ouest-France ¹ « Je suis venue voir le chantier avec mes petits enfants pour leur montrer ce que c'est que des grues qui ressemblent à des dinosaures qui mangent des maisons. C'est un quartier et des familles que je connais bien et cet événement-là me touche beaucoup, à la fois parce que c'est une histoire qui s'arrête, l'histoire des familles ici, et en même temps avec le projet de rénovation à long terme, qui permet de se dire que la vie continue autrement. »

L'idée du projet était de rendre le plus artistique possible les clichés qui étaient réalisés. La pose longue est une pratique assez compliquée techniquement car il faut vraiment bien maîtriser l'appareil. C'est un exercice qui demande à se perfectionner et à bien comprendre le fonctionnement des prises de vue.

Il fallait aussi s'exercer en fonction des conditions météo, s'il y avait du vent, si on voyait les étoiles ou si la vue était bouchée et en fonction de la déconstruction, ça amenait des clichés complètement différents aussi. On percevait également une certaine solennité car on rentrait un peu dans l'intimité des habitants. A certains moments, on voyait l'intérieur d'un appartement avec sa tapisserie par exemple, signes de pans de vie passés dans ces habitations.

¹ À Saint-Brieuc, des habitants du quartier racontent en photos la démolition de leurs tours. Ouest-France, 13 février 2024

Comment le projet s'est-il construit avec les habitants ?

C'est le groupe de personnes qui était déjà intéressé par le club photos qui s'est lancé dans le projet. En tant que spectateurs, les habitants du quartier, de manière globale, se sont intéressés au projet mais pas dans sa réalisation, qui demandait un intérêt et un engagement sur la photographie, de nuit, avec l'utilisation de techniques particulières.

Tous les 15 jours était exposée une série de photos c'est-à-dire que chaque participant proposait un cliché. Je récupérais ces clichés, je les imprimais sur du papier tout fin qui sert plutôt à imprimer des plans d'architecte en noir et blanc et qui a été suffisamment correct pour être présenté et je les collais après. C'était des grands formats qui devaient faire 2 mètres sur 2. Je les collais ensuite sur les murs de la MJC avec de la colle à papier peint.

On pouvait déjà présenter une exposition de photos qui était renouvelée régulièrement. La MJC étant un endroit très passant, avec des commerces aux alentours, les habitants se sont intéressés au projet par la visualisation des clichés. Les gens posaient des questions et avaient envie de partager leur vécu car certains avaient habité les tours.

Et concernant les expositions, il est arrivé que certains viennent décoller et récupérer des photos alors qu'elles n'étaient pas encore sèches. Donc il y avait un grand succès puisqu'on nous volait les photos. On était un peu flattés quand même ! Un peu déçus aussi parce qu'il fallait refaire un tirage et les recoller !

Fin janvier, la biennale de la photographie à la salle de Robien à Saint-Brieuc nous a permis de faire des tirages d'une vingtaine de clichés qui ont été exposés lors de cet événement photo briochin. La biennale de la photographie regroupe des travaux d'école, des travaux de club photos avec une tête



d'affiche nationale. Ce projet à gros budget a été financé par l'ANRU, suite à un appel à projet lancé par la mairie sur la valorisation et l'animation de cette transformation urbaine. J'y ai répondu au nom du club photo, ce qui nous a permis une diffusion sur grand format.

Les clichés auront l'occasion d'être réexposés au city stade et l'été dernier, un lieu d'exposition a été réaménagé à la place des anciennes tours et là aussi, les photos ont été également de nouveau exposées. Donc le projet continue à vivre.

En quoi est-ce important de cultiver la mémoire du quartier Balzac qui a subi d'importantes transformations urbaines ?

Je pense que ça serait vraiment triste que ça passe inaperçu, il y a tellement de vie, il y a eu tellement d'enfants à y grandir. L'opinion publique dans sa globalité, n'est pas forcément fière de ces quartiers-là et les gens qui y habitent n'ont que leur propre ressenti, leur propre histoire et fierté par rapport à leur lieu d'habitation dans le quartier. Ils ne vont pas d'eux même avoir l'idée de valoriser cette culture populaire, et pourtant ils y sont très sensibles donc si on n'essaie pas de le faire, d'impulser des actions qui vont dans ce sens-là, ils ne le feraient peut-être pas eux même. Et pourtant, on voit qu'il y a un réel impact dans ces projets de mémoire et que les habitants en sont fiers. C'est leur donner de l'estime, de la valeur, ça valorise leur jeunesse, pour certains.

Y a-t-il eu des surprises, des inattendus dans les rencontres avec les habitants et leurs créations ?

Lors de la biennale de la photographie, de nombreux habitants du quartier sont venus voir l'exposition de nos photos, des personnes qui ne seraient jamais venus autrement. Certains avaient à cœur de faire part de leur expérience, « moi j'ai habité là à cette époque-là quand j'étais jeune ». Des adultes qui ont maintenant 40-50 ans m'expliquaient que, à l'époque, il y avait un « gang » de la tour 1 et un autre dans la tour 2. Il s'agissait plutôt de bandes de jeunes qui faisaient des petites bêtises. Ils m'ont raconté ce qu'ils avaient pu y faire : escalader l'immeuble en passant par les balcons, étant donné le nombre d'étages, il ne fallait pas se loucher quand même ! D'autres me racontaient des petites choses de leur histoire. Les petites histoires qui font la grande histoire finalement.

“ Les gens qui habitent les quartiers populaires n'ont que leur propre ressenti, leur propre histoire et fierté par rapport à leur lieu d'habitation. Ils ne vont pas d'eux même avoir l'idée de valoriser cette culture populaire, et pourtant ils y sont très sensibles.

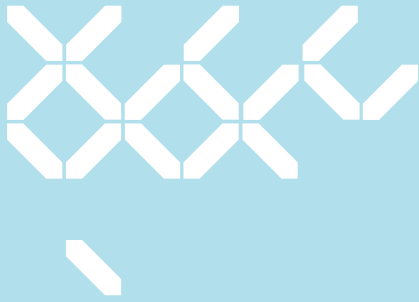
Contact : www.mjcduplateau.fr

Directrice de publication : Ouided Ayad | Équipe de coordination et de rédaction : Soazig Barré, Marie Fidel, Émilie Pigeon | Maquette : Maximilien Steindorsson.

Nous remercions celles et ceux qui ont contribué à cette publication : Elizabeth Auclair, Adeline Boit, Vidéo Graphie à Auray, Anne-Sophie Le Nouy, L'Art S'Emporte à Lanester, Virgile Gémonet, Sylvie Martin, Gwenaël Quiviger, Mia Mati, Pamphile Hounsou, Arnaud Bruyère, Danse à tous les étages, Havin, Thibault Tellier, Lionel Jaffrès, Théâtre du Grain à Brest, Sophie Razavi, Café Prod à Nantes, Mickaël Gouré, MJC du Plateau à Saint-Brieuc

Crédits photos : Compagnie Système B - David Gallard (couverture, p.30, p.32) | Vidéo Graphie (p.6, p.8, p.14, p.17) | L'Art S'Emporte (p.18, p.19, p.20) | Marie Fidel (p.22, p.46) | Jacky Lepecuchet (p.26, p.28) | Alain Mascaro (p.27) | Fokus Production (p.40, p.41, p.43) | Danse à tous les étages (p.48) | Cordées Cordage (p.52, p.53, p.54, p.55) | Éric Le Cadre (p.56 p.64, p.65) | Café Prod - Archives (p.58, p.66, p.67, p.68, p.69) | MJC du Plateau (p.70, p.71, p.72)

Impression : Goubault imprimeur



Les pratiques culturelles et artistiques sont fédératrices, source d'expression, de construction de l'esprit critique et de rencontre avec l'autre. En effet, elles sont fondamentales pour l'émancipation des habitant·es ainsi que pour leur épanouissement personnel et collectif.

A travers cette publication, RésO Villes souhaite mettre en lumière la réelle diversité des pratiques artistiques et culturelles qui existent dans les quartiers prioritaires. Nous avons ainsi voulu traiter le sujet sous différents angles, grâce à des regards d'expert·es, des expériences menées dans les quartiers de Bretagne et Pays de la Loire et des portraits d'artistes.



RésO Villes

www.resovilles.com

2 rue Meuris - 44100 NANTES - Tél : 02 40 58 02 03